

UNIVERSITE DU QUEBEC
MEMOIRE
PRESENTE A
L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)
PAR

MONIQUE BERGERON JUNEAU
LICENCE EN ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (OPTION FRANCAIS)

LA SOUFFRANCE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE D'ANDRE LANGEVIN

FEVRIER 1975

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

J'exprime ma vive reconnaissance à Monsieur Raymond Pagé, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui, malgré ses nombreuses occupations et ses lourdes responsabilités, a bien voulu me guider dans la préparation de ce mémoire sur le problème de la souffrance dans l'oeuvre romanesque d'André Langevin.

J'espère avoir mis à profit ses suggestions et ses nombreux conseils. Ses qualités de chercheur, sa connaissance du sujet ainsi que son dévouement continuel ont été pour moi un encouragement à poursuivre ce travail.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	I
TABLE DES MATIERES	II
BIBLIOGRAPHIE	III
INTRODUCTION GENERALE	1
Chapitre 1: <u>Aspirations à l'absolu</u>	5
<p>L'éternité, p. 7; - la plénitude et l'immortalité des sentiments: amitié, p. 10; amour, p. 10; fraternité, p. 14; - la totale liberté, p. 16; - dans un milieu qui reflète ces aspirations à l'absolu, p. 19.</p>	
Chapitre 11: <u>Expérience douloureuse de la condition humaine</u>	24
<p>La brièveté du temps, p. 28; - l'inanité et la brièveté des sentiments: amitié, p. 33; amour, p. 35; fraternité, p. 41; - le sentiment de fatalité, p. 52; - l'angoisse, p. 59; - dans un milieu sombre et étroit qui reflète l'expérience douloureuse du relatif, p. 70.</p>	
Chapitre 111: <u>Tentatives d'évasion</u>	80
<p>La révolte contre la condition humaine, p. 83; - contre la société, p. 86; - contre Dieu, p. 90; - les paradis artificiels, p. 93; - la résignation, p. 101; - l'agir, p. 103; - l'ivresse de vivre, p. 106; - le suicide, p. 108.</p>	
Chapitre 1V: <u>Lueurs d'aube</u>	112
<p>Dieu, p. 114; - l'amour, p. 124; - la nature, p. 126.</p>	
CONCLUSION	132

BIBLIOGRAPHIE

1.- Oeuvres de l'auteur

Langevin, André. Evadé de la nuit, Montréal, Le cercle du livre de France, 1951, 245p.

Langevin, André. Poussière sur la ville, Montréal, Le cercle du livre de France, 1953, 213p.

Langevin, André. Le temps des hommes, Montréal, Le cercle du livre de France, 1956, 233p.

Langevin, André. L'Elan d'Amérique, Montréal, Le cercle du livre de France, 1972, 239p.

2.- Etudes consacrées à André Langevin et au roman canadien-français

Bérubé, Ronald. L'hiver dans Le temps des hommes, dans les Cahiers de Sainte-Marie, no. 1, mai 1966, p. 11-17.

Blais, Ethier. Un livre qui pleure sur notre destin, dans Le Devoir, samedi, 4 novembre 1972, p. 14.

Collet, Paulette. L'hiver dans le roman canadien-français, Québec, Presses de l'Université Laval, Vie des lettres, 1965, 281p.

Collet, Paulette. Les sensations chez Langevin, thèse de maîtrise présentée à l'Université Laval en 1961, 98p., dactylographiées.

Collin, W.E. André Langevin and the Problem of Suffering, dans Tamarack Review, Box 157, Postal, Station K, Toronto, no. 10, p. 77-92, winter 59.

Grandpré, Pierre de. Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, 1969, tome IV, p. 58-66.

Godbout, Cyprien, Roger. André Langevin: les personnages dans l'oeuvre romanesque, thèse de maîtrise présentée à l'Université Laval, 1965, 163p., dactylographiées.

Le Grand, Albert. Littérature canadienne-française, Fran. 419, cours télévisé présenté par l'Université de Montréal en collaboration avec la Société

té Radio-Canada, 1967-68.

Major, Jean-Louis. André Langevin, dans les Archives des lettres canadiennes, no. 3: Le roman canadien-français, Montreal, Fides, 1964, p. 207-229.

Marcotte, Gilles. L'oeuvre romanesque d'André Langevin, dans Une littérature qui se fait, Montréal, H.M.H., 1962, p. 51-61.

Pinsonneault, Jean-Paul. Evadé de la nuit, dans Lectures, décembre 1951, p. 173-176.

Poitras, Yvon (Frère Yvon Maurice). André Langevin, romancier de l'inquiétude humaine, thèse de maîtrise présentée à l'Université de Montréal en 1958, 118p., dactylographiées.

Saint-Jacques, Denis. André Langevin aux prises avec le temps, dans Etudes littéraires, vol.11, no. 2, août 1969, p. 157-176.

Tougas Gérard. Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses universitaires de France, 1964, 312p.

3.- Ouvrages généraux sur la souffrance

Blanchet, André. La littérature et le spirituel, Paris, Aubier, 1959, 315p.

Foulquier, Paul. Vocabulaire de la philosophie, Paris, Roudel, Les études par l'exemple, 1967, 261p.

Geiger, L.B. L'expérience humaine du mal, Paris, Editions du Cerf, 1969, 213p.

Grevillot, Jean-Marie. Les grands courants de la pensée contemporaine, Paris, Les Editions du Vitrail, 1947, 305p.

Lacombe, R.-E. Angoisse et liberté, dans Revue philosophique de la France à l'étranger, Paris, Presses U. de France, 1963, tome CLIII, p. 42-58.

Lavigne, Jacques. L'inquiétude humaine, Paris, Montaigne, 1953, 230p.

Lyon, Josette. L'angoisse mal du siècle, Paris, Editions Denoël, 1957, 219p.

Mauriac, François. Ecrits sur l'angoisse, dirigé par

Ahrweiler, Jacques, Paris, Edition Seghers, Ecrits, 1963, 188p.

Oscar, Philippe. L'absolu, Paris, Librairie philosophique, J. Vrin, 40p.

Prémont, Laurent. Le mythe de Prométhée dans la littérature française contemporaine, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1964, 247p.

Steinmann, Jean. Le livre de Job, Paris, Editions du Cerf, Lectio divina, 1955, 389p.

4.- Oeuvres d'autres auteurs

Camus, Albert. Le mythe de Sisyphe, essai sur l'absurde, Paris, Gallimard, Idées, 1969, 186p.

La Fontaine, Jean de. Les fables, Oeuvres complètes, Paris, Pléiade, nrf, tome 1, 1963, 875p.

LA SOUFFRANCE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE D'ANDRE LANGEVIN

Ce travail, commencé avant la parution de l'Elan d'Amérique, fut terminé quelques jours avant la publication d'Une chaîne dans le parc.

"l'homme est essentiellement
un animal douloureux"¹.

1 Evadé de la nuit, p. 57.

INTRODUCTION GENERALE

Introduction générale

L'exploitation du thème de la souffrance remonte à la plus haute antiquité. Dans Le Prométhée enchaîné, un homme-dieu donne le feu aux hommes pour soulager la souffrance humaine. Chez plusieurs écrivains français modernes, l'homme est toujours aux prises avec le problème de la souffrance et de la condition humaine douloureuse: Malraux propose l'action révolutionnaire et l'art pour réaliser une victoire sur l'absurde, Sartre voit la solution dans une liberté engagée et Camus choisit la solidarité humaine pour lutter contre le destin. C'est aussi une solution à ce problème que tente de nous présenter un romancier québécois, André Langevin, avec ses doutes, ses révoltes, ses échecs et ses reprises.

L'oeuvre romanesque d'André Langevin se situe à un tournant de l'évolution du roman canadien-français. Un courant existentialiste apparaît en effet à l'époque d'après-guerre. Des romanciers comme André Giroux, Au delà des visages (1948); Robert Elie, La fin des songes (1950); et surtout André Langevin, Evadé de la nuit (1951), Poussière sur la ville (1953), Le temps des hommes (1956)

nous décrivent un humanisme nouveau qui remplace audacieusement les problèmes de fidélité à la langue, à la terre et aux traditions, thèmes jusque là privilégiés du roman canadien-français.

L'objet de notre étude consistera à découvrir l'omniprésence de la souffrance dans l'oeuvre romanesque d'André Langevin ainsi que la démarche personnelle de l'auteur face à cette douloureuse misère humaine.

Notre étude se divisera en quatre parties. Dans un premier chapitre, nous étudierons l'aspiration à l'absolu chez les personnages d'André Langevin.

En second lieu, nous montrerons que ces mêmes héros vivent douloureusement l'expérience de la condition humaine, qu'ils connaissent la souffrance puisqu'ils ne peuvent combler sur cette terre leurs aspirations.

Dans le troisième chapitre, nous analyserons le comportement des personnages qui s'interrogent inutilement afin de trouver une solution aux problèmes de l'existence. Après avoir pris conscience de l'absurdité de leur vie souffrante, ils se révoltent en vain contre leur condition humaine, contre la société et même contre Dieu ou bien tentent encore une suprême évasion dans les paradis artificiels, la résignation, l'action, l'ivresse de vivre, le suicide, autres moyens illusoire choisis par les héros pour échapper à leur souffrance.

Dans la dernière partie, nous étudierons d'une façon

particulière les héros, Pierre Dupas et Antoine, qui choisiront une option différente. Ils accepteront en effet de vivre l'expérience humaine jusqu'au bout, malgré la souffrance. C'est ainsi que nous verrons Pierre Dupas, comme Prométhée enchaîné, comprendre "l'inanité de ses bravades contre les dieux"¹, lever les mains au ciel et Antoine accueillir la femme et la nature primitive comme derniers espoirs du désespéré. Comme eux, André Langevin se réconciliera aussi avec Dieu, avec l'homme et avec la nature.

¹ Prémont, Laurent, Le mythe de Prométhée dans la littérature française contemporaine, p. 230.

CHAPITRE 1

ASPIRATIONS A L'ABSOLU

Chapitre 1

ASPIRATIONS A L'ABSOLU

L'éternité, p. 7; -la plénitude et l'immortalité des sentiments: amitié, p. 10; amour, p. 10; fraternité, p. 14; -la totale liberté, p. 16; -dans un milieu qui reflète ces aspirations à l'absolu, p. 19.

On peut définir simplement l'absolu, avec Philippe Oscar, comme "le terme le plus haut que l'esprit humain puisse concevoir"¹. Pris comme adjectif, ce terme désigne le plus haut degré de perfection d'une chose et, employé comme substantif, il signifie "l'unité suprême dans laquelle se concentre toute l'existence"². Cette idée d'absolu ressort de toute l'oeuvre

¹ Oscar, Philippe, L'Absolu, p. 7.

² Ibid., p. 8.

romanesque d'André Langevin. Nous la retrouvons dans les actions, les rêves, les réflexions et les désirs des héros. Des critiques, comme Jean-Louis Major et Pierre de Grandpré, l'ont déjà signalé d'ailleurs:

Les personnages de Poussière sur la ville sont des chercheurs d'absolu l'un en face de l'autre.³

L'absolutisme tendu de la doctrine métaphysique qui détermine à l'excès Evadé de la nuit n'a de valeur que dans la perspective des deux autres récits.⁴

Le héros veut outrepasser les limites propres à l'humain. Il veut en quelque sorte devenir dieu, atteindre l'absolu, qui est, pour emprunter l'expression de Foulquier, "commencement et fin, seul pouvoir créateur, seul garant des valeurs"⁵. Cette idée d'absolu se manifeste dans l'oeuvre d'une façon générale par un désir de posséder l'éternité, la plénitude et l'immortalité des sentiments, et même par un désir de totale liberté.

Parmi tous ces désirs d'absolu, c'est d'abord celui de l'éternité qu'André Langevin a mis en lumière d'une façon spéciale. Son héros est un assoiffé d'éternité, particulièrement devant le spectacle de la mort. L'un des principaux personnages de son oeuvre, Jean Cherteffe, s'approche du cercueil de son père et retarde instinctivement le contact avec la réali-

³ Major, Jean-Louis, dans Le roman canadien-français, tome III, p. 222.

⁴ Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, tome IV, p. 58.

⁵ Foulquier, Paul, Vocabulaire pratique de la philosophie, p. 9.

té afin de prolonger "l'instant qui précède l'irréversible"⁶. Ayant découvert un père périssable, il demande pour lui "un amoncellement d'années dont il eût pu surgir neuf et sans passé"⁷, ce qui lui permettrait de conserver intacte l'image d'un beau rêve: un père puissant et surtout éternel. Son désir s'exaspère alors au point qu'il veut "frapper le ciel à poings fermés"⁸ et "s'affirmer éternel"⁹.

Dans toute l'oeuvre romanesque d'André Langevin, nous voyons les héros exprimer leur désir d'éternité non seulement devant la mort, mais aussi dans toutes les circonstances de l'existence en général. Ils veulent ainsi connaître "la volupté de l'immortalité"¹⁰. Les héros qui ont le privilège de connaître des instants de bonheur affirment qu'ils aimeraient pouvoir "arrêter la vie, la figer dans un moment"¹¹ ou la prolonger éternellement. Lorsque, par exemple, Yolande veut obtenir de Laurier un amour qui immobiliserait le temps¹², que Jean souhaite "imposer une valeur d'éternité à la musique née des doigts de Micheline"¹³ et que Claire, sous la douche, aime se laisser "rouler dans l'éternité de l'eau"¹⁴, n'expriment-ils pas tous les trois le besoin de vivre heureux éternellement?

6 Evadé de la nuit, p. 13.

7 Ibid., p. 28.

8 Ibid., p. 20.

9 Loc. cit.

10 Poussière sur la ville, p. 147.

11 Evadé de la nuit, p. 208.

12 Le temps des hommes, p. 162.

13 Evadé de la nuit, p. 234.

14 L'Élan d'Amérique, p. 16.

Bien plus, ce désir démesuré d'éternité s'intensifie, s'avive tellement à certains moments que les héros se réfugient dans un monde imaginaire pour façonner à leur guise un monde éternel bien qu'ils sachent que cette éternité soit incompatible avec la condition humaine. En rêve, Jean transforme Micheline en une femme sublime, immortelle, faite pour braver le temps.¹⁵ Alain Dubois, à son tour, déçu dans son amour, espère en l'infinité du temps: "Je suis laissé pour compte mais j'attends patiemment. J'ai l'éternité devant moi."¹⁶ Par cette affirmation, il veut s'appropriier plus sûrement une existence éternelle. Nous le voyons procéder de la même façon lorsqu'il attend un bonheur qu'il sait aussi impossible¹⁷. Le bonheur inventé aussi bien que l'affirmation de l'existence de l'éternité traduisent le vif désir d'absolu du héros.

Intensité et éternité se rencontrent souvent en un seul point comme les coordonnées d'un plan cartésien. Chaque instant heureux doit se vivre en plénitude sur la ligne infinie du temps. Les héros exigent en effet la plénitude et l'éternité de leur bonheur, c'est-à-dire "la plénitude de l'instant, son éternité dans l'intensité"¹⁸ parce qu'ils savent qu'en vivant de cette façon ils seront des dieux qui n'auront pas "à épuiser frénétiquement leur bonheur parce que le temps ne lutte pas encore contre eux"¹⁹.

15 Evadé de la nuit, p. 213.

16 Poussière sur la ville, p. 90.

17 Loc. cit.

18 Evadé de la nuit, p. 234.

19 Ibid., p. 214.

Les personnages cherchent une communication intense et durable à l'exemple des dieux. Jean Cherteffe, qui souffre de l'absence de son père à l'orphelinat, transforme l'image de celui-ci en l'image d'un "Dieu immense, honoré et craint ainsi qu'une idole"²⁰. Fils d'un père ainsi divinisé, il peut connaître le bonheur de sentir des "mains étreintes dans un paroxysme de soif"²¹. Lorsqu'il veut se lier d'amitié avec Roger Benoît pour le modeler et le sauver de l'abîme, le "vous êtes dieu"²² est encore un argument constant. Il pense que, si lui et son ami deviennent des dieux, ils pourront connaître la félicité d'une absolue communication. Il trouvera alors les mots qui atteindront l'âme de son protégé, connaîtra une entière liberté et même pourra "arrêter la course du temps"²³ et "figer dans l'instant l'être qui amorce le dernier pas avant l'abîme"²⁴, car les dieux ont des pouvoirs illimités. Ainsi transformés, ils pourront vivre l'absolu puisqu'ils pourront réunir la plénitude et l'éternité dans l'expression de leurs sentiments.

Les amoureux désirent eux aussi vivre, comme les dieux, la plénitude et l'éternité de leurs sentiments. Ils veulent comme Parkell, un romancier de l'oeuvre, "créer un amour qui sublimerait la vie et lui donnerait une valeur d'éternité"²⁵. En amour, ils tiennent à être heureux dans leurs

20 Ibid., p. 21.

21 Loc. cit.

22 Ibid., p. 60, 71, 182.

23 Ibid., p. 104.

24 Loc. cit.

25 Ibid., p. 185.

rapports et vivent tendus vers ce bonheur. C'est ce que Jean dit à Micheline: "Si nous sommes heureux, qu'y a-t-il d'autre à obtenir?"²⁶ Le docteur Alain Dubois, comme Jean, a "la rage de croire en un bonheur intact"²⁷. Il pense que le premier devoir de l'homme est d'être heureux.²⁸ Dans la souffrance, les couples n'abandonnent pas leur élan vers l'absolu. Ils exigent des moments brûlants et éternels aussi bien dans la communication physique que dans la communion des coeurs et des esprits.

Les héros demandent à leur sexualité un bonheur plein et durable. Yolande recherche une sexualité vécue de façon concrète et repousse un mari qui ne connaît rien "aux jeux de l'amour"²⁹ pour aller retrouver un amant, Gros Louis. Elle attend tout de son amour avec ce dernier, elle se jette sur lui comme s'il était, selon ses propres mots, "Dieu le Père"³⁰. Laurier désire, comme sa femme Yolande, des plaisirs sexuels intenses et sans limites. Il considère cette communication charnelle comme l'un des éléments essentiels de sa raison de vivre: "Si je la laisse aller, c'est ma vie qui me sort du corps."³¹

Même besoin d'absolu dans l'amour physique chez Alain, Antoine et Claire. Alain a besoin de la présence physique de

26 Ibid., p. 148.
 27 Poussière sur la ville, p. 99.
 28 Ibid., p. 164.
 29 Le temps des hommes, p. 11.
 30 Ibid., p. 99.
 31 Ibid., p. 125.

sa femme pour vivre un grand bonheur³². Il ose même défier les gens de lui dire que cet amour n'est pas vrai.³³ Antoine est à la recherche d'un amour semblable. Puisque sa femme le repousse depuis vingt ans, il fréquente "l'inépuisable Maria"³⁴. Il connaît avec elle une semaine "d'une intensité insensée"³⁵, une semaine où le temps est aboli, l'instant devenant semaine ou éternité³⁶. Quant à Claire Peabody, elle incarne, dans ce domaine, le personnage de la passion poussée au paroxysme. Elle ne peut "éteindre une petite flamme prête à jaillir jusqu'au ciel à la moindre promesse de beauté"³⁷. Dans sa soif exacerbée et inépuisable, elle va d'un amant à l'autre, "la bouche grande ouverte sur toute l'eau du monde"³⁸. Déçue par ses amants, et ils sont nombreux comme en témoigne le grand coffre de la chambre du phare rempli de montres, elle s'offre désespérément à Antoine, car elle a "soif de quelqu'un jusqu'à l'incendie, jusqu'au jaillissement de tout son être hors d'elle-même"³⁹. Les héros recherchent donc la satisfaction totale devant la plénitude de l'amour physique et tendent même, dans ces rares instants de plaisirs, aux dimensions de l'éternel.

Les héros ne peuvent limiter leur amour à cette passion physique. Ils rêvent d'atteindre l'âme en palpant le corps.

³² Poussière sur la ville, p. 131.

³³ Loc. cit.

³⁴ L'Élan d'Amérique, p. 195.

³⁵ Loc. cit.

³⁶ Loc. cit.

³⁷ Ibid., p. 234.

³⁸ Ibid., p. 19.

³⁹ Ibid., p. 34.

Jean connaît quelques instants de bonheur puisqu'il déclare à Micheline après une étreinte physique que "la plénitude de leur bonheur"⁴⁰ le renverse, et celle-ci pense à peu près la même chose: "Deux bonheurs comme le nôtre, ce serait sacrilège. Le ciel éclaterait."⁴¹ Mais ce bonheur n'est pas aussi complet qu'ils pourraient le croire, puisque Jean veut parfois briser le front de Micheline "pour connaître d'elle ce qui lui serait à jamais inaccessible"⁴². En effet, il veut rejoindre l'âme de sa compagne, la seule "pouvant nourrir l'amour"⁴³. C'est cependant une tentative vaine, comme il l'avoue lui-même à Micheline: "Le meilleur de vous-même, l'invisible richesse, cette âme, ce don là, le seul recevable (...) il vous est interdit de l'accorder."⁴⁴ Comme Jean, Alain connaît des instants de bonheur dans ses relations sexuelles avec son épouse, mais ces instants ne le satisfont pas complètement. Il a essayé lui aussi d'atteindre l'âme de sa femme; l'amertume de son échec en témoigne: "Madeleine m'avait glissé des mains, son âme m'échappait."⁴⁵ De même, Claire avoue à David après lui avoir révélé ses aventures amoureuses: " Je n'ai jamais rien donné à personne, David, puisque tu es le premier pour qui je serais prête à faire quelque chose de si prodigieusement beau que...ce serait irréparable...comme de mourir!"⁴⁶

⁴⁰ Evadé de la nuit, p. 198.

⁴¹ Ibid., p. 208.

⁴² Loc. cit.

⁴³ Ibid., p. 131.

⁴⁴ Loc. cit.

⁴⁵ Poussière sur la ville

⁴⁶ L'Élan d'Amérique, p. 32, 174.

De plus, pour combler leur désir effréné d'absolu, les couples tiennent à conserver éternellement ce bonheur sublime. Ils voudraient, après des instants amoureux, "emprisonner un rayon de soleil dans une urne"⁴⁷ ou "aimer assez pour que la vieillesse ne survînt jamais, pour briser le temps"⁴⁸. Comme des dieux, ils pourraient ainsi jouir de la plénitude d'un bonheur durable.

Les héros romanesques de Langevin recherchent donc, dans leurs communications amicales et amoureuses, un bonheur plein et indestructible. Cette même quête fiévreuse est perceptible également dans les rapports sociaux entre les personnages, notamment dans leur recherche de communication et de fraternité.

Roger Benoît a ressenti à vingt ans cette soif de communication d'une façon si aiguë qu'il se sentait "capable de mourir pour que les hommes souffrissent du mal de chacun, pour que le bonheur fût accordé à tous sous une forme tangible et évidente"⁴⁹. Mais cette aspiration à la vraie fraternité se retrouve surtout chez le prêtre Pierre Dupas, héros dans Le temps des hommes. Chaque étape de sa vie nous révèle en effet un homme tendu vers cet idéal. Il recherche tout au long de sa vie la communication intense et durable qui pourrait combler son cœur. C'est dans ce but et avec l'espoir de trouver une lumière qu'il marche dans la nuit malgré les obstacles.

⁴⁷ Evadé de la nuit, p. 198.

⁴⁸ Ibid., p. 234.

⁴⁹ Ibid., p. 56.

Cet homme, qui s'était fait "son image d'Epinal"⁵⁰ du prêtre, réussit, malgré un enseignement qui ne correspondait pas toujours à ses idées humanitaires, à conserver ses premières convictions. Une fois prêtre, il s'engage avec ardeur dans le sacerdoce. Il se jette "dans le monde avec ferveur, une flamme dans les yeux et la Révélation dans les mains"⁵¹. Ce feu brûlant que rien n'arrête, (aucune eau ne peut éteindre ce feu qui brûle avec vigueur⁵²), n'admet pas les demi-départs et les bifurcations, il exige l' "absolu pureté"⁵³. Pour Monseigneur Major, il représente l'image "d'un prêtre offert au monde, les deux mains ouvertes et projetant des rayons sur la terre"⁵⁴.

Tendu à craquer vers l'absolu, ce jeune prêtre exige de Dieu, "dans une foi excessive"⁵⁵, la guérison d'un enfant malade. Devant cette souffrance qu'il ne peut alléger, il décide de se retirer d'une Eglise où il ne peut vivre la vraie fraternité humaine pour chercher ailleurs l'absolu qu'il désire, c'est-à-dire la communication vraie et profonde. Il va vivre avec des bûcherons les mains tendues vers eux, mais dix ans s'écoulaient sans qu'il connaisse l'enchantement d'une parfaite communication. Un jour, Laurier, l'un des bûcherons, lui demande son aide: c'est pour lui une occasion unique de "jeter un pont par-dessus les dix années, entre l'enfant et Laurier, entre sa ferveur d'au-

50 Le temps des hommes, p. 64.

51 Ibid., p. 140.

52 Ibid., p. 149.

53 Ibid., p. 154.

54 Ibid., p. 140.

55 Ibid., p. 135.

trefois et sa tiédeur d'aujourd'hui"⁵⁶. Laurier venait, par cette demande d'aide, souffler "sur une braise oubliée et la chaleur s'étendait par ondes brèves sous les cendres froides"⁵⁷. Emporté par son désir forcené, il espère cette fois parvenir à une vraie communication même s'il en connaît les difficultés; il veut rejoindre l'âme de Laurier avec les mots qui procurent la chaleur humaine nécessaire. Il ne trouvera pas cependant cette chaleur de la communication: Laurier ne cherche qu'un complice et non un ami. Il ne perdra pas, malgré cet échec, l'espoir de découvrir un jour la communication totale, cet idéal, cet absolu vers lequel il doit avoir encore le courage de marcher puisqu'il est "prêtre pour l'éternité"⁵⁸.

Epris d'absolu, les héros d'André Langevin demandent aussi une liberté totale. Ils veulent vivre dans un monde où ils pourraient décider de leur existence, créer à leur guise et exercer sur les autres un pouvoir divin. Ils essaient de devenir dieux pour jouir en plénitude de l'absolu, pour connaître, comme eux, un bonheur éternel.

S'attribuant la puissance créatrice de Dieu, Jean Chertefte décide de façonner, à sa manière, Roger Benoît, d'agir sur cet être afin de construire sa propre vie, de connaître ainsi la joie et de boire "la vie à pleine

⁵⁶ Ibid., p. 158.

⁵⁷ Loc. cit.

⁵⁸ Ibid., p. 148.

bouche"⁵⁹. Tentative vaine, mais qui ne le décourage pas dans ses efforts pour créer lui-même son propre bonheur. Son désir maladif de liberté totale devient si fort qu'il décide finalement d'aller vivre avec Micheline une vie libre de toute contrainte en pleine forêt.

Madeleine, comme Jean Cherteffe, cherche à vivre intensément dans la liberté la plus totale. Ses désirs sont poussés au paroxysme. Son mari avoue qu'elle "brûlera très vite (...) parce qu'elle est plus inflammable"⁶⁰ que lui. Elle brûle tout sur son passage. Elle veut, comme les dieux, avoir un pouvoir absolu sur sa vie. Il n'y a plus pour elle ni bien ni mal qui la retienne; elle rejette tout ce qui s'oppose à ses volontés. Quand elle croit ne plus trouver le bonheur auprès de son mari, elle cherche un amant. Lorsque les gens de la ville décident de son destin, elle se suicide, car elle ne peut admettre que quelqu'un lui donne des ordres et contrarie ainsi ses projets. Son mari d'ailleurs avait compris que la liberté était essentielle à son bonheur. Dans sa lutte contre la fatalité qui s'acharnait contre lui, il avait choisi la pitié comme seul moyen de rendre Madeleine heureuse.

Quant à Claire et à Antoine, tous deux héros de L'Elan d'Amérique, ils veulent une liberté totale. Claire est une femme si libre, si libre⁶¹ qu'on dirait que l'univers lui

59 Evadé de la nuit, p. 30.

60 Poussière sur la ville, p. 175.

61 L'Elan d'Amérique, p. 170.

appartient.⁶² Antoine refuse toute vie autre que celle de la forêt pour demeurer, lui aussi, un homme libre⁶³ jusqu'à la fin de ses jours⁶⁴. C'est "pour enseigner à l'orgueilleuse américaine qu'on ne tire pas sur la liberté, qu'il franchit la forêt, la tempête et les loups pour lui apporter à manger une tête de mort, et la voilure la plus somptueuse du monde"⁶⁵. Ces quelques exemples nous montrent que les personnages d'André Langevin aspirent à la complète liberté, à la liberté des dieux qui pourrait permettre de diriger le monde selon un choix personnel.

Nous avons vu que les personnages, dans leurs aspirations à l'absolu, demandent l'éternité, la plénitude et la durée des sentiments et enfin la liberté des dieux. Certains personnages aspirent à l'absolu avec une intensité considérée comme dangereuse par les gens de leur entourage. Parkell conseille à Jean Cherteffe la modération: "Ne brûlez pas avec une trop grande intensité. Le réveil serait cruel et peut-être ne pourriez-vous pas le supporter."⁶⁶ Et Micheline, une jeune fille toute de tendresse en qui Jean met tous ses espoirs, lui adresse ce reproche: "Vous êtes trop absolu. Vous vous brûlez aussi longtemps que la flamme n'est pas éteinte."⁶⁷

62 Ibid., p. 160.

63 Ibid., p. 134.

64 Ibid., p. 133.

65 Ibid., p. 224.

66 Evadé de la nuit, p. 187.

67 Ibid., p. 133.

Les personnages, dans leurs désirs éperdus d'absolu, comme des feux brûlants, souhaitent devenir dieux. C'est ce désir fou que Jean exprime à Micheline: "Dors et je serai à toi pour l'éternité. Dors et nous ne serons plus des humains, mais des dieux qui n'ont pas à épuiser frénétiquement leur bonheur parce que le temps ne lutte pas contre eux."⁶⁸

Les héros de l'oeuvre, brûlés par la soif d'absolu, exigent un décor qui corresponde à leurs aspirations, c'est-à-dire un milieu naturel et primitif où le soleil est toujours brillant, un monde vaste et sans frontières.

Pour eux, une belle nature primitive devient un milieu de rêve. Micheline trouve que l'endroit propice pour abriter son amour est la nature: "Nous demeurons à la campagne, dans une petite île, avec un ruisseau, une montagne, une forêt."⁶⁹ Jean Cherteffe rêve d' "un monde solide étalé à perte de vue"⁷⁰. "un monde immense dont il ne connaissait que la frontière"⁷¹. Pour lui, la nature, dans ses aspects primitifs, est le milieu rêvé pour mener une vie heureuse en toute liberté.

La forêt, avec ses milliers d'arbres et sa vie primitive, représente pour lui "une aube de nouvelle naissance du monde"⁷². Au centre de "myriades de vie"⁷³, dans ce sanctuaire de la nature, un lien s'établit peut-être entre la terre où l'arbre

⁶⁸ Ibid., p. 214.

⁶⁹ Ibid., p. 198.

⁷⁰ Ibid., p. 43.

⁷¹ Ibid., p. 111.

⁷² Ibid., p. 134.

⁷³ Loc. cit.

s'enracine et le ciel qu'il touche de sa cime. Là, Jean a l'impression de devenir un dieu, un nouveau Jupiter⁷⁴. Il ajoute même que, pour ces moments de joies intenses, il s'acharnerait à vivre cent ans⁷⁵.

Antoine également ne peut vivre heureux qu'en forêt⁷⁶. Dans ce pays "de solitude et de lumière dorée"⁷⁷, il se sent "capable de marcher jusqu'au soir sans se fatiguer, de se dissoudre dans cette forêt sans fin"⁷⁸, car c'est un endroit primitif, "un pays d'avant l'homme"⁷⁹ où il n'y a pas "plus pur comme air et comme eau"⁸⁰ et où il peut encore rencontrer "une puissance à l'état pur"⁸¹. Lorsqu'il contemple en forêt "la liberté de l'aube du monde"⁸², l'élan d'Amérique, il sent le besoin de "témoigner de quelque chose de grand, de la pérennité de la race des géants, de la continuité du règne de la forêt"⁸³. Il demande même la grâce de vivre en forêt jusqu'à son dernier souffle, puisque seule cette vie peut le rendre heureux.⁸⁴

La mer est pour Claire Peabody ce que la forêt est pour Antoine: un espace primitif et chaotique, un centre du monde sans frontières, un lien entre le ciel et la terre. Eprise

74 Ibid., p. 134.
 75 Ibid., p. 135.
 76 L'Élan d'Amérique, p. 83, 84.
 77 Ibid., p. 184.
 78 Ibid., p. 68.
 79 Ibid., p. 69.
 80 Ibid., p. 113.
 81 Ibid., p. 82.
 82 Loc. cit.
 83 Ibid., p. 123.
 84 Ibid., p. 133.

de vie primitive et de liberté, Claire ne peut qu'apprécier l'océan sans fond"⁸⁵, "sans couleurs et sans limites"⁸⁶ qui conserve "sa virginité des premiers âges"⁸⁷. Elle ne peut qu'aimer "l'arc pur de la plage"⁸⁸, la marée qui redonne "au rivage sa virginité première"⁸⁹, "la côte lointaine"⁹⁰, les "invisibles espaces"⁹¹, "l'écume des brisants"⁹² et les voix de la mer. La mer est sa raison de vivre et même "suffit au désir de vivre"⁹³. Elle y construit donc sa demeure "entre ciel et mer, dans le vent du large"⁹⁴ afin d'y vivre heureuse.

Ces personnages, qui demandent à la nature primitive et luxuriante de protéger leur bonheur, exigent en plus la présence constante du soleil, car il constitue pour eux le symbole et l'assurance d'une vie heureuse. Quand Jean connaît avec Micheline une grande joie, il compare son bonheur à "un rayon de soleil dans une urne"⁹⁵ pour garder indéfiniment sa grande joie. De même Antoine, qui "s'est embrasé au soleil de Maria"⁹⁶ pendant quelques jours, aimerait conserver éternellement son chaleureux et brûlant oiseau-soleil.⁹⁷ Il faut enfin noter que, pour plusieurs personnages, le soleil sym-

⁸⁵ Ibid., p. 229.

⁸⁶ Ibid., p. 217.

⁸⁷ Ibid., p. 175.

⁸⁸ Ibid., p. 7.

⁸⁹ Ibid., p. 235.

⁹⁰ Ibid., p. 13.

⁹¹ Ibid., p. 7.

⁹² Loc. cit.

⁹³ Ibid., p. 175.

⁹⁴ Ibid., p. 7.

⁹⁵ Evadé de la nuit, p. 198.

⁹⁶ L'Elan d'Amérique, p. 120.

⁹⁷ Ibid., p. 189.

bolise une vie heureuse. Une journée ensoleillée est une journée où le bonheur doit nécessairement régner. Alain voudrait affirmer à Madeleine pour la consoler et l'encourager "qu'il fera encore soleil demain"⁹⁸. C'est aussi selon lui ce même paysage de lumière qui pourrait la rendre heureuse: "J'espérerais qu'elle se détendrait un peu aujourd'hui l'une des plus belles journées d'hiver que nous ayons eues. Le soleil met partout des cristaux et l'air sent le fruit frais."⁹⁹ Claire à son tour voudrait promettre à David une journée tout ensoleillée, une journée brillante dès le matin pour qu'il illumine sa nuit et espère encore en la vie¹. Enfin Antoine sait aussi que le soleil s'associe aux joies puisque cet homme de la nature conserve, pour la solitude des longs mois d'hiver, l'image de Maria qui "allumera sur la neige un soleil bleu et vermeil"².

Le soleil doit accompagner le bonheur des héros. Il leur apportera la chaleur et la lumière qui les fera vivre puisqu'il peut faire éclore magnifiquement la nature au printemps. Il permettra aussi l'éternité, car celui qui marque les heures, les jours, les saisons et les années leur promet sans doute un éternel retour. Ainsi, sous les rayons d'un soleil chaud et lumineux, symbole de l'absolu, ils connaîtront ce bonheur plein et indestructible.

98 Poussière sur la ville, p. 151.

99 Ibid., p. 179.

1 L'Élan d'Amérique, p. 175.

2 Ibid., p. 198.

Les héros épris d'absolu ne cessent, comme nous l'avons vu, de souhaiter l'éternité, la plénitude et l'immortalité des sentiments, une totale liberté ou encore un milieu en accord avec leurs nobles aspirations. Il était donc important d'insister sur cette idée d'absolu pour montrer avec plus de netteté la souffrance que devront vivre les personnages tiraillés par leur soif d'infini et en même temps soumis à leur condition d'homme.

Effectivement, tous ces absolus ne sauront se réaliser dans l'oeuvre d'André Langevin. Nous verrons dans le deuxième chapitre que ces mêmes héros connaissent l'expérience douloureuse de la condition humaine puisqu'il existe une contradiction entre l'absolu désiré et le relatif vécu. En effet, le héros doit "soumettre son angélisme à l'épreuve du terrestre"³. Comme Prométhée attaché à son rocher, il subit la condition réservée aux mortels: le joug de la souffrance physique et de la souffrance morale.

3 Evadé de la nuit, p. 15.

CHAPITRE 11

EXPERIENCE DOULOUREUSE DE LA CONDITION HUMAINE

"L'homme porte en lui l'absolu comme un fardeau. Il veut le déposer et partout il lui prépare une place. Mais il n'y a jamais de lieu assez vaste pour accueillir tout le poids du désir humain."¹

¹ Lavigne, Jacques, L'inquiétude humaine, p. 108.

Chapitre 11

EXPERIENCE DOULOUREUSE DE LA CONDITION HUMAINE

La brièveté du temps, p. 28;-l'inanité et la brièveté des sentiments: amitié, p. 33; amour, p. 35 ; fraternité, p. 41 ;-le sentiment de fatalité, p. 52 ;-l'angoisse, p. 59;- dans un milieu sombre et étroit qui reflète l'expérience douloureuse du relatif, p. 70.

Ce bonheur si souvent souhaité par des êtres épris d'absolu ne semble pas se rencontrer souvent dans une oeuvre qui demeure surtout le chant triste de la douloureuse expérience humaine. La souffrance ne proviendrait-elle pas de cette disproportion entre le monde douloureux vécu et les aspirations de l'homme? Il le semble bien, puisque le mal est privation, c'est-à-dire, selon Geiger, "absence réelle ou du moins possible de quelque perfection indispensable à l'intégrité d'un

être, de sa structure, de son développement, aussi bien que de son activité et de son rayonnement"². Cette absence ne peut provoquer, comme le dit encore Geiger, que souffrance et misère chez un être aux aspirations infinies qui vit dans un monde très limité:

L'expérience que pose le problème du mal dans toute son acuité est celle du heurt de notre être et de ses aspirations les plus hautes avec un univers physique, biologique et social dont tant de facteurs semblent conspirer contre notre épanouissement harmonieux ou du moins s'en désintéresser, provoquer par là souffrance et misère dans un être qui ne peut vivre en dehors de cet univers, ni trouver en lui le milieu parfaitement accordé.³

Cette souffrance qui naît du heurt de deux mondes tient une place importante chez André Langevin. Voilà pourquoi son oeuvre met en évidence le drame de la condition humaine. Son art, nous décrit Jean Ethier Blais, "consiste en ceci qu'il a le don de créer des personnages, de les faire vivre douloureusement à l'intérieur d'un univers moral ou social, de les intégrer (parfois malgré eux) dans un cadre physique"⁴. André Langevin dit en effet toute la gamme des souffrances qui va de la plus légère douleur physique à la plus intolérable angoisse, car un "humanisme qui ne tiendrait pas compte des souffrances, des péchés et de la mort, qui ne les mettrait pas au centre du monde serait radicalement faux"⁵. C'est cette

2 Geiger, L.-B., L'expérience humaine du mal, p. 5.

3 Ibid., p. 57.

4 Ethier Blais, Jean, Un livre qui pleure sur notre destin, dans Le Devoir, samedi, 4 novembre 1972, p. 14.

5 Moëller, Charles, La sagesse grecque, p. 19.

expérience douloureuse de la condition humaine qui fera l'objet de ce deuxième chapitre.

Nous ne pouvons certainement pas étudier tous les visages de la souffrance. Nous nous contenterons d'en dévoiler les facettes les plus importantes. D'abord nous considérerons la douleur qui s'attaque au corps, puis nous examinerons les souffrances morales qui seront aussi bien celles du coeur que celles de l'intelligence.

Nous nous appliquerons à découvrir d'abord la fragilité et la brièveté du temps chez des êtres épris d'éternité. En effet, les personnages de l'oeuvre connaissent la faim⁶, la soif⁷, le froid⁸, les milieux insalubres⁹, les infirmités¹⁰, la fatigue due à un travail épuisant¹¹ et les blessures¹². A ce bilan de cruautés qui affaiblissent le corps, s'ajoutent la maladie, la vieillesse et la mort, souffrances physiques que nous traiterons de façon particulière parce qu'elles occupent une place plus importante dans l'univers romanesque de Langevin.

L'auteur aborde à plusieurs reprises le thème de la maladie. Il nous en donne même une image cruelle et repoussante. Il se complait à détailler les douleurs de Micheline pendant

6 Le temps des hommes, p. 197.

7 Loc. cit.

8 Ibid., p. 81, 228.

9 Ibid., p. 9.

10 Thérèse dans Poussière sur la ville et Antoine dans L'Élan d'Amérique, p. 221.

11 Le temps des hommes, p. 74.

12 Ibid., p. 232.

son accouchement: Jean "ne la reconnaissait plus sous le vêtement d'hôpital, sous le masque de la souffrance; peau tendue à crever, yeux noyés, cheveux bouclés aux tempes. De grandes ombres amincissaient le front."¹³ Plaintes, douleurs accompagnent le rythme du mal: "Seuls de petits cris aigus, qui semblaient ne pas lui appartenir, marquèrent la montée de la douleur. Le corps ne se contractait plus, mais il était encore possible d'y suivre le cheminement des ondes de la souffrance aux tressaillements des chairs."¹⁴ La piqure donnée à Micheline à cette occasion permet à l'auteur de décrire une fois de plus avec réalisme les menus détails de la souffrance: "L'ampoule se vida lentement, comme si l'hyoscine devait lutter contre le sang pour se frayer un chemin dans les vaisseaux. Micheline se contracta et l'aiguille se retira un peu, demeurant en érection dans les minces tissus qu'elle avait déchirés."¹⁵ Plus tragiques encore sont les souffrances qui frappent la jeunesse. L'auteur insiste sur les souffrances d'un jeune malade, Claude Benoît, à qui les médecins ont annoncé sa mort prochaine. Son corps aminci, ses yeux fiévreux traduisent toute la souffrance du monde. Emouvantes sont encore les souffrances d'un jeune enfant de douze ans atteint depuis quatre jours d'une maladie imprévisible et incurable. Le simple toucher des doigts pendant l'extrême-onction donnée par le jeune prêtre Pierre Dupas contribue à accentuer la douleur. André Langevin nous a fait vivre, en nous décrivant ces

¹³ Evadé de la nuit, p. 231.

¹⁴ Ibid., p. 232, 233.

¹⁵ Ibid., p. 232.

situations avec un réalisme cru, l'expérience douloureuse de la maladie.

La vieillesse est aussi considérée comme une misère physique chez les personnages de Langevin. L'auteur la traite comme une ennemie, spécialement en donnant à ses vieillards une image repoussante. La vieille dame que Jean rencontre au salon funéraire est très laide :

Sa tête, effilée au sommet, fuyante comme une forme inachevée, s'équarrit au menton, ainsi qu'un socle. Des yeux qui disparaissent presque sous une eau dont on ne sait pas si elle est formée de larmes, Elle grimace pitoyablement en parlant.¹⁶

La femme qui accueille Dupas lors d'une visite est aussi désagréable à regarder :

La femme qui lui ouvrit la porte avait depuis longtemps oublié qu'elle était femme. Les cheveux d'un gris sale, jamais coiffés, dissimulaient le front et découvraient le crâne par endroits. Des yeux aux abois, soupçonneux, sous lesquels la chair creusait profondément.¹⁷

Ainsi, à travers toute l'oeuvre, nous découvrons des souffrances causées par les imperfections et les limites du corps.

Non seulement l'auteur décrit tout ce qui conduit à la mort : douleurs, maladies et vieillesse, mais il dépeint tout autant la mort elle-même pour en souligner le caractère horrible. Il nous en présente différentes formes : morts d'en-

¹⁶ Ibid., p. 12.

¹⁷ Le temps des hommes, p. 130.

fants, mort d'une mère à la naissance de son enfant, morts de vieillards, morts subites, morts solitaires, etc... et même morts volontaires. Dans cette abondance, choisissons un exemple qui nous montrera toute la détresse du héros de Langevin face à la mort. Jean voit, devant le cercueil de son père, toutes les souffrances que celui-ci a endurées au cours de sa vie. Son visage, précocement vieilli et figé dans la mort, lui dévoile en effet une vie de souffrance:

Le front, large, s'affaisse subitement vers les tempes et trois plis verticaux creusent la chair entre la naissance des cheveux et le nez. Il semble qu'une cire pâteuse recouvre les paupières tant elles sont enflées. Le nez informe, de la chair qui se décomposerait déjà, incline en une courbe bizarre à son sommet, comme s'il était cassé. Striées de filaments bleuâtres, les narines tombent mollement sur la peau des joues qui est labourée de sillons très larges des commissures des lèvres aux lobes du nez. Amère, méchante, la bouche avale le menton et les lèvres ont la couleur de tissus de dissection.¹⁸

A cette vue, le mot exister n'a plus de sens: la mort devient pour lui "un abîme impensable, une virevolte dérisoire sur l'infini du cercle"¹⁹.

André Langevin traduit cette horreur de la mort en nous présentant, comme un romancier naturaliste, des scènes réalistes, cruelles et surtout sanglantes. Lorsque Laurier tue Gros Louis, l'auteur multiplie les détails sanglants:

¹⁸ Evadé de la nuit, p. 19.

¹⁹ Ibid., p. 27.

puis une détonation sèche, des branches qui se brisaient à côté de lui. Une autre détonation encore, une autre et une autre (...) du feu qui lui entraît dans le ventre, dans l'épaule, dans la poitrine, la neige qui lui sautait à la figure, du sang dans la bouche, sur les mains.²⁰

Et pendant l'agonie de Baptiste, il amplifie une fois de plus le réalisme de la description:

C'était du sang qui coulait de la bouche maintenant. Dupas et Laurier le transportèrent sur son lit. Chaque respiration provoquait un gargouillement dans la poitrine et accroissait le flot du sang dans la bouche. En silence ils écoutèrent Baptiste agoniser. Soudain le bruit dans la poitrine ne fut plus accompagné par une respiration. Le curé écouta le coeur. -C'est fini. Une hémorragie dans le poumon.²¹

L'image de ces morts montre combien les héros ressentent les limites de l'existence, la fragilité de leurs vies, eux pourtant qui avaient rêvé d'immobiliser le temps.

Aussi pathétiques sont les suicides des personnages. Roger Benoît ferme le trou de la serrure et l'ouverture d'une fenêtre avec des serviettes, ouvre les clefs du gaz et attend la mort face à une cour remplie de pourriture. Le suicide de Jean Cherteffe est également décrit avec minutie de façon à donner le dégoût de la mort: fatigué, épuisé, il ne peut résister aux rigueurs de l'hiver en montagne, au froid glacial, à la neige épaisse et au vent cinglant qui finis-

20 Le temps des hommes, p. 174.

21 Ibid., p. 191.

sent par le tuer. Enfin, pour le suicide de Madeleine, même précision morbide dans la description: Madeleine, les yeux encore ouverts, est allongée dans la neige, une jambe repliée sous elle et du sang gelé dans les cheveux.

La mort fauche jeunes et moins jeunes, elle n'épargne personne dans l'univers romanesque de Langevin. Des personnages épris d'absolu, qui avaient rêvé de moments éternels, souffrent de voir leur beau rêve se briser sur l'écueil d'une dure réalité, la mort cruelle et tragique. En insistant sur ce thème de la mort, l'auteur souligne ainsi toute la souffrance que doivent vivre des êtres épris d'éternité.

Jusqu'ici nous avons vu souffrir les héros à cause de douleurs physiques, mais la souffrance morale occupe dans l'oeuvre une place encore plus importante. Le voeu le plus profond des personnages est de connaître dans leurs contacts humains "la plénitude de l'instant"²², "l'éternité dans l'intensité"²³, mais l'inanité et l'instabilité des sentiments humains dressent des obstacles insurmontables à la communication.

Evadé de la nuit nous présente un exemple particulièrement frappant d'échec de la communication amicale, celui du personnage principal, Jean Cherteffe. Avec son image reconfortante d'un père puissant, fort et accueillant, il avait

²² Evadé de la nuit, p. 234.

²³ Loc. cit.

pu jusque là éviter la souffrance, mais près du cercueil de son père, il découvre subitement un corps mortel, "un dieu pourri"²⁴. Son rêve de communication totale aboutit alors à un désespoir profond qui lui enlève même toute raison de vivre. Mais après ce premier échec, il garde toujours le désir de retrouver la beauté de sa vie enfantine et tente désespérément de former "des destins qui permettraient le sien, le libéreraient"²⁵. La rencontre de Roger Benoît lui offre cette occasion rêvée d'atteindre l'âme d'autrui. Rêve également illusoire: l'amitié aboutira à la même incommunicabilité douloureuse qu'avec celle de son père²⁶. Certes, il admet avoir connu quelques moments de fragile communication, il avoue même qu'ils se sont "presque compris, aimés "²⁷, mais ces liens fragiles se sont brutalement rompus avec le suicide de son ami. Il reste prisonnier de lui-même. Sa vie n'aura été au fond que cet "enclos mûré de toutes parts où il faut descendre seul, combattre seul ses monstres, se désintégrer seul"²⁸, puisque "communiquer avec une âme étrangère"²⁹ de façon intense et durable lui a été impossible. Il a essayé, jusqu'à épuisement, de gagner un pari impossible qui lui aurait apporté la joie de vivre, mais il se retrouve toujours finalement dans l'isolement le plus douloureux, dans l'enfer de l'incommunicabilité. Rongé comme le légendaire Tityus par le

²⁴ Ibid., p. 133.

²⁵ Ibid., p. 43.

²⁶ Ibid., p. 94.

²⁷ Ibid., p. 113.

²⁸ Ibid., p. 104, 105.

²⁹ Ibid., p. 54.

vautour d'un désir insatiable, il ressent une souffrance pour ainsi dire infernale, c'est-à-dire perpétuellement renaissante et sans aucun espoir d'apaisement: telle nous paraît sa situation quand on le voit sortir "dans la rue avec, dans son âme, ce vautour qui le rongait sans qu'il pût espérer de pouvoir jamais l'assouvir"³⁰.

La souffrance, qui provient des échecs de la communication dans les romans d'André Langevin, atteint les couples d'une façon tout aussi profonde et plus fréquemment encore. Du premier au dernier roman, se présentent les mêmes problèmes douloureux de la communication amoureuse, mais, alors qu'ils sont amorcés dans Evadé de la nuit, ils sont plus fouillés dans Poussière sur la ville et repris avec la même acuité dans L'Elan d'Amérique. A la fin du premier roman, l'auteur aborde déjà le thème de la faillite amoureuse. Jean Cherteffe y vit avec Micheline la même expérience décevante que dans ses relations amicales. Il connaît la double souffrance d'un amour éphémère et d'une impossible communion. Il souffre de voir son amour limité et détruit par le temps, d'être soumis à "cet éternel retour, le formol des amants"³¹, alors qu'il voudrait aimer d'une seule fois en plénitude et éternellement. Pour compenser ce besoin inassouissable d'absolu, il se laisse aller à une passion fiévreuse et frénétique "comme s'il se hâtait pour ne pas mourir"³², convaincu que le corps de Micheline, comme le sien, se désintégrera, deviendra laid et

³⁰ Ibid., p. 63.

³¹ Ibid., p. 208.

³² Ibid., p. 220.

repoussant pour finalement connaître la mort. Mais cette passion exacerbée ne peut à son tour que le conduire à une amère insatisfaction, car elle ne lui permet pas d'atteindre la communication la plus recherchée, celle de l'âme, "la seule pouvant nourrir l'amour"³³. Il se heurte toujours au mur infranchissable du corps qui, à cause de son opacité, ne peut laisser entrevoir l'invisible, ne peut communiquer l'impondérable. L'âme reste inaccessible, cachée derrière ce corps: "le haut front plat, à la peau lisse, la dissimulait et jamais il ne la connaîtrait"³⁴. L'union physique ne pourra jamais le satisfaire, puisqu'elle doit toujours "s'interrompre aux bords de l'âme"³⁵. Tendue "vers une fusion impossible"³⁶, il se sent enfermé en lui-même et, comme un prisonnier qui frappe, dans une explosion de douleur, sur les murs de sa cellule, il voudrait, mais en vain, briser cette paroi infranchissable contre laquelle il s'affole³⁷, détruire ce mur d'incommunicabilité, percer ce front pour atteindre l'inaccessible³⁸, briser ce crâne pour communiquer avec l'âme dont il a faim³⁹. Mais il constate avec dépit qu'il doit "s'installer au plus noir de sa prison"⁴⁰, que l'objet de son désir fond "comme neige sur la peau"⁴¹, que Micheline n'a été "qu'une autre tentative ratée de communication, un départ vain vers un

³³ Ibid., p. 131.

³⁴ Ibid., p. 148.

³⁵ Ibid., p. 221.

³⁶ Ibid., p. 235.

³⁷ Ibid., p. 111.

³⁸ Ibid., p. 131.

³⁹ Loc. cit.

⁴⁰ Ibid., p. 175.

⁴¹ Ibid., p. 111.

univers interdit"⁴².

Dans Poussière sur la ville, André Langevin a analysé à fond le drame du couple, comme l'a signalé avec raison Roger Cyprien Godbout⁴³. Le roman décrit essentiellement la souffrance d'un amour irréalisable entre Alain et Madeleine, la prise de conscience douloureuse d'une incommunicabilité croissante, fixée par le destin et destructrice. Dès le début de son mariage, Alain se rend compte de la distance qui le sépare de sa femme Madeleine. Il a l'impression de la posséder "à bout de bras"⁴⁴ seulement, de ne pas parvenir à la rejoindre: "il se terre en elle un être qui ne m'appartient pas, que je n'atteindrai jamais"⁴⁵. Ce sentiment se renforce avec le temps. Il la perçoit de plus en plus comme une étrangère qui lui échappe et qu'il ne peut retenir par aucun point⁴⁶. L'union physique ne débouche pas pour eux non plus sur une communion spirituelle qui pourrait combler leurs désirs profonds de communication, comme le constate Alain au milieu du roman:

Quels ont été, d'ailleurs, nos liens spirituels? Fragiles. Madeleine n'a jamais été pour moi cette compagne qui imprime ses pas dans la trace de celui qu'elle aime; sur le plan intellectuel nous n'avons jamais communiqué (...). Nos rapports étaient physiques, essentiellement.⁴⁷

⁴² Ibid., p. 175.

⁴³ Godbout, Cyprien Roger, André Langevin: Les personnages dans l'oeuvre romanesque, p. 53.

⁴⁴ Poussière sur la ville, p. 19.

⁴⁵ Loc. cit.

⁴⁶ Ibid., p. 73.

⁴⁷ Ibid., p. 131.

Même dans un moment privilégié d'amour intense, Alain avoue qu'ils n'ont pas réussi à s'attacher l'un à l'autre, que sa femme lui a glissé des mains, que son âme lui échappe⁴⁸.

Leur souffrance, suite à cette incommunicabilité, est d'autant plus grande qu'ils avaient voulu connaître tous les deux un amour plus intense, un amour absolu: Alain, qui voulait "êtreindre l'éternité en elle, connaître la volupté de l'immortalité"⁴⁹, et Madeleine, espèce d'animal indompté, avide de tout éprouver, brûlante d'une intensité malade, qui cherchait en Alain l'absolu⁵⁰ et dont l'ardeur ne pourrait jamais être assouvie: "Il y avait une souffrance à la regarder, la certitude que l'intolérable désir qu'elle éveillait ne serait jamais pleinement satisfait".⁵¹ Cette intensité de désirs ou, selon les termes mêmes d'Alain, "cette exigence excessive tue le bonheur"⁵² et appelle la destruction.⁵³ A la fin du roman, Alain admet que leur drame provient de cette exigence: ils auraient dû se contenter d'un bonheur médiocre, "sans exaltation mais sans danger"⁵⁴. Ils prennent en même temps la figure de héros tragiques, car ils sont constamment conscients de leurs exigences excessives, de la certitude de leur échec de communication, et de l'impossibilité de l'éviter malgré leurs efforts désespérés. Le drame commence à se dénouer pour Alain quand il renonce, non sans tiraillements

⁴⁸ Ibid., p. 147.

⁴⁹ Loc. cit.

⁵⁰ Ibid., p. 23.

⁵¹ Ibid., p. 146.

⁵² Ibid., p. 99.

⁵³ Ibid., p. 146.

⁵⁴ Ibid., p. 212.

intérieurs ni retours douloureux, à chercher une communication impossible avec sa femme, et à rapprocher "leurs deux voies irrévocablement parallèles"⁵⁵, quand il la voit souffrir du même échec avec son amant, quand il accepte de se charger de sa souffrance qui est semblable à la sienne. Quant à Madeleine, plus inflammable, plus absolue, la seule issue à cet échec sera la mort: elle sera "morte sans avoir été heureuse, morte désespérée parce qu'elle n'atteindra jamais ce qui l'aurait comblée, morte toute seule avec son ardeur inassouvie"⁵⁶.

Le dernier roman d'André Langevin, L'Elan d'Amérique, présente également des couples qui connaissent la même incommunicabilité, qui découvrent que l'amour fond comme neige dans la main. Après un échec, avec son épouse, Antoine connaît avec Maria une semaine d'amour intense qu'il voudrait éternelle⁵⁷, mais il se retrouve seul avec sa soif inapaisée. Claire, autre personnage de L'Elan d'Amérique, vit une suite d'échecs amoureux. Claire et David, même au milieu d'une nuit d'amour intense, ressentent la solitude et la désillusion d'une fusion impossible:

Si béants que soient leurs flancs, si asséchées leurs lèvres, si liantes les lianes de leurs membres, ils doivent se détacher sans parvenir à se consumer, et ce sont deux respirations isolées qu'ils entendent, deux coeurs battants en des corps étrangers.⁵⁸

⁵⁵ Ibid., p. 156.

⁵⁶ Ibid., p. 152.

⁵⁷ L'Elan d'Amérique, p. 195.

⁵⁸ Ibid., p. 169.

Cette solitude devient plus intense en cas de rupture. Claire se laisse alors "couler dans l'absence"⁵⁹ à l'exemple de David qui s'était "retiré dans un ailleurs sans communication possible"⁶⁰. Pour combler le vide de sa vie, cette femme accepte un mariage blanc avec Monsieur Peabody, un homme impuissant qui pourrait être son père et qu'elle ne peut aimer, surtout qu'il lui demande de quitter la mer, sa raison de vivre. C'est encore un échec qui met fin à sa vie amoureuse. Après s'être donnée à Antoine, elle se retrouve "étrangère et seule"⁶¹. Celui-ci refuse même jusqu'au souvenir de la nuit d'amour.

Les couples que nous venons d'étudier, Jean Cherteffe et Micheline, Alain et Madeleine, Claire et ses amants, souffrent non seulement d'un bonheur qu'ils savent éphémère, mais ils sont tous tourmentés par un désir éperdu de communion avec leurs conjoints, désir que l'union physique ne vient le plus souvent qu'exacerber et qui ne peut être assouvi par suite de l'incommunicabilité foncière des êtres humains. Entraînés dans le cycle infernal du désir insatisfait et toujours renaissant, ils connaissent une souffrance d'autant plus grande que leur lucidité reste totale et qu'ils se sentent impuissants à s'échapper de leur destin.

Dans tous les exemples précédents, nous nous apercevons que les héros d'André Langevin, même s'ils tendent à l'union des âmes et des esprits, ne trouvent pas en amitié et en

59 Ibid., p. 177.

60 Ibid., p. 174.

61 Ibid., p. 20.

amour, la communication souhaitée. Chez le prêtre Dupas, c'est la même faillite dans la recherche de la fraternité humaine ou de la communication spirituelle avec les hommes. Dans le cadre de l'Eglise organisée, il avait souffert de n'être pas de ce monde, mais derrière "une infranchissable frontière"⁶², "de l'autre côté de la paroi"⁶³, sans liens véritables avec les hommes, dans une zone où "il n'y a pas de communications avec le monde que celles prévues, codifiées, aseptiques"⁶⁴. C'est ce désir de communication directe et authentique avec les hommes qui le pousse à quitter l'Eglise organisée pour aller vivre avec des gens primitifs et démunis, avec des hommes "seuls livrés à tous les maux"⁶⁵ et à participer ainsi à leur souffrance "démessurée"⁶⁶. Mais cette tentative de communication devait également s'avérer vaine et frustrante. Pendant dix ans, malgré tous ses efforts, il vit comme un étranger parmi les bûcherons:

Depuis dix ans qu'il cherchait à tisser des liens avec eux, à les rejoindre sur un autre plan que celui du travail, il avait durement appris qu'ils ne s'émiettaient pas, que leur système de défense ne se laissait pas pénétrer. Ils étaient bien murés à l'intérieur d'eux-mêmes.⁶⁷

Il n'a pas réussi à atteindre leur âme qu'il a espéré un jour ausculter et guérir comme prêtre, cette âme qu'il voyait du

⁶² Le temps des hommes, p. 43.

⁶³ Ibid., p. 156.

⁶⁴ Ibid., p. 43.

⁶⁵ Ibid., p. 156.

⁶⁶ Loc. cit.

⁶⁷ Ibid., p. 62.

séminaire "comme un concept abstrait, en suspens hors du temps et des hommes"⁶⁸, mais il s'est heurté à une humanité brute empêtrée dans la lourde réalité du corps. Mais un jour voici que Laurier lui demande plus qu'une aide matérielle, il lui ouvre son âme et semble exiger "l'essentiel"⁶⁹. Dupas se laisse prendre à ce simulacre d'amitié et, pour se rapprocher de lui, il consent même à se dépouiller d'un secret, à lui révéler qu'il est prêtre: ce qui n'est pas suffisant pour gagner sa confiance et le détourner du meurtre. Après le crime, il a beau le suivre et le soutenir dans sa fuite pour être à ses côtés jusqu'à la fin, il ne pourra lui "arracher"⁷⁰ son crime, ni panser son âme. Il n'aura donc pas réussi à servir les hommes à leur niveau. Tous ses efforts et ses souffrances pour les rejoindre auront été un échec cuisant.

Cette incommunicabilité dans l'amitié, l'amour et la fraternité provient, chez André Langevin, non seulement des personnes elles-mêmes, mais plus encore de la difficulté de communiquer par le langage. Les personnages connaissent la souffrance d'un impossible dialogue, ils cherchent en vain à se rejoindre et à découvrir les mots qui pourraient traduire exactement leur pensée dans leur ardent désir de contacts humains. On peut avoir une idée générale de ces difficultés du langage que connaissent les personnages de l'oeuvre par l'exemple de Jean qui "s'était fatigué et s'était laissé dire

68 Ibid., p. 65.

69 Ibid., p. 120.

70 Ibid., p. 216.

les mots, les mots qui roulaient d'un bout à l'autre de l'univers, qui sont le prurit de l'humanité, qui l'énervent et n'expriment que son inhabilité au bonheur"⁷¹. Partout dans l'oeuvre, nous trouvons des exemples où les mots ne réussissent pas à combler le vide qui sépare les hommes.

Les mots sont souvent dérisoires et inutiles. Jean Cherteffe dans ses rapports avec Roger Benoit ressent "la raideur des mots qui n'expriment rien"⁷², la difficulté d'extérioriser ses sentiments⁷³. Quand il le voit sombrer, il ne réussit pas à trouver les mots qui pourraient le sauver: "Il débitait des phrases qui n'avaient plus aucun sens pour eux; il ramassait dans la poussière des jours une défroque dont il n'avait pu le vêtir. Il eut honte de son inhabilité à la compassion et il se tut"⁷⁴. Roger Benoit, ancien poète, avait découvert, bien avant Jean, l'incommunicabilité de la pensée par les mots. Ainsi, il passait de longues heures à la rédaction d'un livre qui nous révèle à quel point il était conscient de son impuissance. Son livre était rempli d'une suite de mots "dépourvus de tout sens, venus d'aucune langue"⁷⁵. De même Hercule découvre que ses mots ne lui servent à rien lorsqu'il veut communiquer avec son frère⁷⁶. Monseigneur Major ne peut non plus convaincre Pierre Dupas de la nécessité d'une Eglise bien organisée au point de vue administratif,

⁷¹ Evadé de la nuit, p. 223.

⁷² Ibid., p. 55.

⁷³ Ibid., p. 94.

⁷⁴ Ibid., p. 100, 101.

⁷⁵ Ibid., p. 98.

⁷⁶ L'Elan d'Amérique, p. 66.

car les mots et les phrases de son discours tombent dans le vide⁷⁷.

Les couples rencontrent ces mêmes obstacles de langage dans leurs communications amoureuses. Ainsi, lorsque Jean veut encourager Micheline pendant l'accouchement, il découvre la banalité et la ridicule inutilité des mots⁷⁸. Après la mort de sa femme, il exprime encore cette incommunicabilité du langage lorsqu'il regrette de n'avoir pu parler à sa femme "comme il l'eût désiré"⁷⁹. Il existe aussi entre Alain et Madeleine des ténèbres infranchissables. Pour Madeleine les mots sont aussi vides que des silences et pour Alain les mots ne sont que des sons sans signification: "J'attends dans le noir, j'attends qu'elle me parle. Le silence persiste, stupide, ridicule. Je m'assois sur mon lit, sans la toucher, et je trouve dans ma tête des mots que je repousse, des mots pitoyables qui ne seraient que des sons sans signification"⁸⁰. Pourtant tous les deux voudraient croire en la puissance des mots. Si Madeleine se donne à son mari, c'est pour "exprimer l'inexprimable"⁸¹, mais ce geste sans issue prouve que leurs voies sont "irrévocablement parallèles"⁸². Alain voudrait à son tour s'expliquer avec des mots qui traduisent sa pensée, mais les mots le trahissent. A chaque essai de dialogue, il retrouve, lui aussi, le même fossé infranchissable, l'incommunicabilité de la pensée. Il exprime, près du corps sans vie

77 Le temps des hommes, p. 154.

78 Evadé de la nuit, p. 235.

79 Ibid., p. 241.

80 Poussière sur la ville, p. 102.

81 Ibid., p. 156

82 Loc. cit.

de sa femme, son immense désir de communication jamais comblé. Il s'écrie: "Qu'elle revienne! Une seconde seulement, et je saurai l'étreindre pour qu'elle me comprenne. (...) Tous ces instants où je n'ai rien pu lui dire ou faire qui eût empêché quelque chose. Lâcheté!"⁸³. Les mots empêchent encore Claire et David de se comprendre. Pour Claire "les mots sont fragiles parce qu'ils ont trop servi. Ils s'émiettent au moindre contact comme une aile de papillon."⁸⁴ Elle reste donc très souvent silencieuse, bien malgré elle, consciente "de l'impuissance périlleuse de ses mots"⁸⁵.

Cette difficulté du langage est aussi frappante sur le plan social. Pierre Dupas, particulièrement, connaît cette difficulté avec les bûcherons. Pendant dix ans, il essaie de se rapprocher des hommes, mais ne partage que leur travail et leurs souffrances. Il se tient à l'écart, silencieux, attendant l'occasion de se dévouer. Les bûcherons restent eux aussi "bien murés à l'intérieur d'eux-mêmes"⁸⁶. Au moment où il se rapproche de Laurier avec un profond désir de lui rendre service, les mots, encore une fois, l'empêchent d'exercer son rôle de prêtre. Il cherchait des "mots qu'il ne trouvait pas, des mots qui eussent atteint Laurier au-delà de sa haine, des mots qui l'eussent soustrait à son calme monstrueux"⁸⁷. Enfin, il connaît même la tragédie du langage: lorsque Laurier

⁸³ Ibid., p. 211, 212.

⁸⁴ L'Elan d'Amérique, p. 165.

⁸⁵ Ibid., p. 165.

⁸⁶ Le temps des hommes, p. 62.

⁸⁷ Ibid., p. 128.

braque sur lui son arme à feu, il essaie de dire quelque chose de très important, mais ses mots deviennent respirations et silences, son message ne passe pas⁸⁸.

André Langevin a vraiment exprimé la souffrance profonde de l'incommunicabilité du langage. Il affirme l'inutilité de l'écrivain par l'intermédiaire d'un de ses personnages, le romancier Parkell:

Il est aussi impossible de s'exprimer totalement dans un livre, sans gauchissement, que de communiquer avec un être. Et les livres, tous, représentent peut-être le plus terrible échec de l'humanité, la démonstration la plus évidente de son inhabilité au bonheur et de son impossibilité de rompre ses chaînes.⁸⁹

Les personnages des romans d'André Langevin souffrent de ne pas connaître le bonheur qui résulte du dialogue, puisqu'il existe "un fossé infranchissable"⁹⁰ entre les êtres et que les mots sont impuissants à combler le vide qui sépare les hommes.

Est-ce un problème d'ordre ontologique? Sans doute, car ces êtres qui aspirent à un échange total ne peuvent, de par leur nature, y parvenir puisque leur corps met des obstacles à leur communication. Ni l'amitié, ni l'amour, ni la fraternité ne leur permettent de s'exprimer vraiment, d'être heureux.

⁸⁸ Ibid., p. 230.

⁸⁹ Evadé de la nuit, p. 185.

⁹⁰ Ibid., p. 71.

De cette incommunicabilité naît une solitude profonde que nous retrouvons aussi à travers l'oeuvre entière, comme le signale Pierre de Grandpré: "La trilogie romanesque d'André Langevin a pour thème la solitude ontologique de l'homme dans l'existence."⁹¹ Il semble que tous les héros de l'oeuvre soient hantés par ce drame. Plusieurs héros commencent à vivre très jeunes la solitude puisqu'ils sont presque tous orphelins. Jean Cherteffe, délaissé par un père ivrogne, est élevé dans un orphelinat; le jeune Claude Benoit, abandonné lui aussi de la même manière, agonise à l'hôpital, tandis que Micheline, qui n'a pas connu sa mère, vit avec un père inhumain. Alain Dubois, le héros de Poussière sur la ville, est un orphelin lui aussi depuis l'âge de deux ans. Enfin, dans Le temps des hommes, on trouve encore plusieurs orphelins: Marthe, Yolande, Gros Louis et Pierre Dupas. Nés pour souffrir, ces enfants vivent abandonnés dans des orphelinats où la cruauté de certaines religieuses accentue leur solitude. Ces personnages sans familles et solitaires cherchent en vain l'amitié, l'amour et la fraternité.

Le cas de Jean Cherteffe, entre autres, est un exemple impressionnant de solitude. Seul, Jean l'était à l'orphelinat et, près du cercueil de son père où se brise son image enfantine d'un père accueillant et puissant, il se retrouve dans une plus grande solitude, "habité par un mort"⁹². Le ca-

91 Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, tome IV, p. 59.

92 Evadé de la nuit, p. 92.

ractère trop individualisé de l'être humain ne cesse de le hanter⁹³; il a beau tenter de se dépouiller lui-même de tout ce qui lui est particulier, toujours il n'aboutit qu'à "tourner sur lui-même"⁹⁴. Après son échec de communication avec Roger Benoît, il ressent la souffrance atroce de la solitude qu'il étend même à toute la vie:

Du premier souffle au dernier, solitude atroce.
Un enclos muré de toutes parts où il faut descendre seul, combattre seul ses monstres, se désintégrer seul.⁹⁵

La rencontre de Micheline est pour lui une nouvelle occasion de tenter de sortir de son isolement, mais, tout en gardant l'espoir que l'amour pourra être assez fort pour remplir le vide de son âme, il est obsédé par l'idée que la solitude est l'état inhérent à l'existence, que l'homme est toujours seul dans sa vie, seul dans ses joies comme dans ses souffrances, seul dans l'univers comme dans son corps⁹⁶, farouchement seul dans la foule⁹⁷, irrémédiablement et tragiquement seul dans la mort⁹⁸. La mort de Micheline lui enlève donc tout espoir de sortir de lui-même et le plonge dans une solitude intolérable. C'est alors qu'il s'achemine vers l'extrême solitude. Sa fuite dans la tempête devient, selon l'heureuse formulation de Jean-Louis Major, "une marche qui

93 Ibid., p. 42.
94 Ibid., p. 91.
95 Ibid., p. 104, 105.
96 Ibid., p. 132.
97 Ibid., p. 154.
98 Ibid., p. 149.

ne va nulle part, qui ne conduit vers personne"⁹⁹.

Madeleine se débat aussi dans une "désespérante solitude"¹. Son mari, Alain, se sent aussi très seul quand sa femme l'abandonne et que la ville entière le fuit comme un lâche. Il ressent profondément cet ostracisme: "on a fait le vide autour de moi en très peu de temps. La consigne a fait le tour de la ville et de la campagne et tout le monde se serre les coudes."² Enfin, la mort de sa femme le laisse encore dans une plus grande solitude: "Je me sens semblable au spectateur dont la bouche forme encore le dernier mot prononcé par le comédien alors que la salle a cessé d'applaudir. Je reste seul en scène, le survivant dont on ne se demande jamais ce qu'il deviendra."³

Pierre Dupas connaît, comme les personnages précédents, le vide de la solitude. Comme l'a fait remarquer Roger Godbout, "sa solitude est plus touchante que celle des autres héros de Langevin en raison de son identité cachée au milieu d'hommes qui rejettent sa générosité"⁴. Il vient vivre parmi les bûcherons "les mains tendues"⁵, mais ses mains restent "vides"⁶:

Qu'il ne suffit pas de tendre la main pour
qu'on s'en saisît, il l'avait appris. Il

99 Major, Jean-Louis, André Langevin dans Le roman canadien-français, p. 214.

1 Poussière sur la ville, p. 69.

2 Ibid., p. 167.

3 Ibid., p. 204.

4 Godbout, Cyprien Roger, André Langevin: Les personnages dans l'oeuvre romanesque, p. 32.

5 Le temps des hommes, p. 65.

6 Loc. cit.

avait reculé pendant dix ans. Enfermé dans une solitude bien murée (...) il avait attendu que jaillît l'étincelle qui eût tout modifié. Rien n'était arrivé.⁷

Malgré son désir intense de participer à la souffrance de ces bûcherons et de soulager leur propre solitude, ces hommes ne l'accueillent pas et ne partagent pas avec lui. Il se rend vite compte qu'il lui est "difficile et périlleux d'aimer dans la solitude"⁸, que son sentiment d'inutilité lui enlève tout espoir de servir les hommes, alors que le moindre geste d'ouverture aurait pu le rendre heureux. Après tous ces humiliants refus, "il s'était terré dans la solitude emprisonné en lui-même (...) il avait vécu en étranger parmi les hommes"⁹, il se sentait complètement dépossédé de tout, sauf d' "une disponibilité"¹⁰. Lorsque Laurier, après avoir tué Gros Louis, vient lui demander son aide, il pense remplir enfin le vide de sa vie en abolissant "la solitude morale"¹¹ de l'assassin et, dans un geste de service ultime, il suit ce dernier dans sa fuite désespérée. Au bout de la course, chacun se retrouve dans la même solitude invincible: Laurier délirant meurt de la main de Dupas et celui-ci, toujours seul, les mains vides, s'achemine péniblement dans la tempête. Le roman se termine sur l'image d'un homme brisé par un double échec: sa propre solitude et celle des hommes, les bûcherons qu'il voulait servir.

7 Ibid., p. 44.

8 Ibid., p. 90.

9 Ibid., p. 184.

10 Loc. cit.

11 Ibid., p. 148.

Antoine aussi, le guide solitaire de la forêt, s'engage "dans un chemin qui s'efface aussitôt derrière lui, le sépare de plus en plus, l'isole"¹² après sa prise de position: protéger l'élan, symbole de liberté. Sa solitude est et sera de plus en plus grande¹³ même après sa nuit d'amour avec Claire Peabody.

Comme tous les personnages, "comme tous les hommes"¹⁴, dit David, Claire est aussi très seule. Si elle rencontre souvent David, c'est pour unir, selon elle, leurs deux solitudes¹⁵. Lorsque David la quitte, elle arpente la plage pour crier à tous sa détresse profonde. Sa peine est grande et sa solitude plus désespérante lorsqu'elle quitte la mer pour se retrouver, seule et étrangère, dans un pays inconnu et limité¹⁶. Alors, elle se sent, "au rivage du jour, seule, les mains pleines de lambeaux"¹⁷, prête pour un voyage sans retour.

Dans tous ces exemples, on a pu constater que les personnages d'André Langevin ont besoin de quelqu'un pour combler le vide de leur existence. Ils appellent en vain un père, un mari, une femme, des amis qui pourraient partager leur vie et alléger leur solitude. Ces êtres, qui, par leur nature même, aspirent à un échange total, souffrent de voir se creuser un fossé toujours infranchissable et de constater que

¹² L'Élan d'Amérique, p. 77.

¹³ Ibid., p. 211.

¹⁴ Ibid., p. 148.

¹⁵ Ibid., p. 161.

¹⁶ Ibid., p. 51.

¹⁷ Ibid., p. 8.

ce vide profond est inhérent à la condition humaine.

Nous avons fait ressortir jusqu'ici des déceptions éprouvées par des personnages épris d'absolu. Nous avons montré l'omniprésence de la souffrance en donnant des exemples frappants de douleurs physiques, de maladies, de vieillesse et de mort. Nous avons aussi parlé de l'incommunicabilité qui conduit inévitablement les héros d'André Langevin à la solitude. Nous examinerons maintenant la déception ressentie par ces mêmes personnages qui, aspirant à la liberté des dieux, se retrouvent écrasés par une lourde fatalité.

En effet, une puissance supérieure, "la grande main impitoyable"¹⁸, domine les événements de la vie des héros dans l'oeuvre d'André Langevin.

Evadé de la nuit présente divers aspects tragiques de cette fatalité. Jean Cherteffe apparaît d'abord comme victime d'un passé qu'il n'a pas choisi, prisonnier de "liens tissés à son insu"¹⁹, hanté par ses intenses désirs de l'enfance et par l'image de "l'autre"²⁰, rongé par ses "monstres"²¹ et par ce "vautour"²² qu'il ne pourra jamais satisfaire. Pour lui, le déterminisme psychologique de l'enfance semble la première manifestation de la fatalité et son échec initial avec "l'autre" laisse présager et détermine en quelque sorte la suite de tous ses échecs. Devant la mort, celle de son père,

¹⁸ Poussière sur la ville, p. 197.

¹⁹ Evadé de la nuit, p. 48.

²⁰ Ibid., p. 63.

²¹ Ibid., p. 105.

²² Ibid., p. 63.

il découvre déjà la futilité de l'existence humaine qui se déroule "sous mille contraintes, un poids sur les épaules"²³ et l'impuissance radicale de l'homme à s'échapper de son destin; il croit être plutôt un instrument qu'une volonté²⁴ et il aperçoit déjà "les ficelles du mécanisme"²⁵ qui lui échappent. Toute sa vie se ramène à cette lutte tragique, perdue d'avance, qu'il s'acharne à mener pour "briser le mythe de Sisyphe"²⁶ et le cycle infernal de la fatalité, pour vaincre et non subir, pour accomplir et ne pas être façonné²⁷.

Quand il rencontre Roger Benoît, qui se laisse modeler par la vie plutôt que de la diriger²⁸, qui, ne trouvant plus "d'échappatoire à aucun palier"²⁹, n'exige plus rien de l'existence, mais préfère abandonner plutôt que résister³⁰, et quand il tente de changer la vie de celui-ci et de le tirer de "son univers de fatalité"³¹, il se laisse emporter un moment par son désir de puissance, il se croit maître du destin et, tel Prométhée, il pense pouvoir former "des destins qui permettraient le sien"³² et qui lui accorderaient enfin "un destin sans entraves et sans limites"³³. Il demande à Roger Benoît de se faire dieu et de dominer cet univers plu-

23 Ibid., p. 27.

24 Ibid., p. 32.

25 Loc. cit.

26 Ibid., p. 92.

27 Ibid., p. 100.

28 Ibid., p. 57.

29 Ibid., p. 58.

30 Ibid., p. 103.

31 Ibid., p. 52.

32 Ibid., p. 43.

33 Ibid., p. 63.

tôt que d'en être écrasé³⁴. Mais son rêve de puissance, son désir de transformer Benoît se heurte au mur dressé par la fatalité, au mur de l'existence particulière et solitaire des autres, au mur de l'impossible communication. Il souffre de son "dénueement devant la fatalité"³⁵, du naufrage inévitable de Benoît. Il ressent "l'impuissance douloureuse de qui voit la main s'agiter au-dessus de l'eau et ne peut la saisir"³⁶. Et le destin se déroule avec une "précision mathématique"³⁷: il n'est pas en son pouvoir "d'arrêter la course du temps, de figer dans l'instant l'être qui amorce le dernier pas avant l'abîme. Il lui faut assister au drame sans intervenir".³⁸ Le "mécanisme rigoureusement exact"³⁹ du destin ne laisse à Roger Benoît et Jean Cherteffe qu'une liberté illusoire, "une liberté centrifuge dont le gauchissement n'est même pas convenable"⁴⁰, une liberté de "prisonnier qui tend ses chaînes dans l'obscurité"⁴¹ pour constater que le mur est bien là, une liberté "d'aveugles dans la nuit"⁴² qui tentent vainement de se rejoindre et qui reçoivent les coups d'autrui⁴³. Dans cette première manche de la lutte contre le destin, il n'aura été lui aussi, comme Benoît, qu'"un fétu"⁴⁴, victime de la puissance qui lui

³⁴ Ibid., p. 100.

³⁵ Loc. cit.

³⁶ Ibid., p. 104.

³⁷ Loc. cit.

³⁸ Loc. cit.

³⁹ Ibid., p. 105.

⁴⁰ Ibid., p. 91.

⁴¹ Ibid., p. 185.

⁴² Ibid., p. 105.

⁴³ Loc. cit.

⁴⁴ Ibid., p. 103.

a abaissé la tête sur le pavé⁴⁵.

Son échec avec Roger Benoît ne lui enlève pas tout désir de recommencement. Il préfère pour sa part attendre "le dernier coup"⁴⁶ du sort avant d'abandonner le combat. Son espoir en une métamorphose divine renaît avec son amour pour Micheline: grâce à elle, il croit "posséder plus que l'univers"⁴⁷, ses rêves de bonheur se dilatent à la dimension du ciel⁴⁸; ils se voient tous les deux, non plus comme des êtres humains, mais comme des dieux qui triomphent du temps⁴⁹. Cependant, cette victoire sur la fatalité n'est que rêve fugitif, "parce qu'il n'était pas dieu, qu'il n'était qu'un entre des millions, que la chair est prisonnière du sordide, qu'on n'y échappe pas vivant, que pas un saut ne peut singulariser l'individu au-dessus de la meute et que l'appétit le plus aigu n'ajoute rien à la pâture"⁵⁰. L'exigence même de leurs sentiments, les limites étroites de l'être humain et la marche irréversible du temps constituent pour eux les éléments de la fatalité qui détruisent leur rêve. Leur amour n'aura été encore qu'"un départ vain vers un univers interdit"⁵¹. Dès le début d'ailleurs, Micheline elle-même, sans trop s'en douter, était entrée dans un monde de fatalité: "elle pénétrait dans la tragédie, acceptait son rôle"⁵² et "elle aussi s'engageait à

45 Loc. cit.
 46 Ibid., p. 105.
 47 Ibid., p. 7.
 48 Ibid., p. 208.
 49 Ibid., p. 214.
 50 Ibid., p. 216.
 51 Ibid., p. 175.
 52 Ibid., p. 110.

point nommé dans le mécanisme, sans mesurer la part qui était laissée à sa liberté"⁵³. Le reste de la pièce devait se dérouler avec la même précision inévitable. Et enfin, devant la mort imminente de Micheline qu'il sait inéluctable, Jean Cherteffe "se sentait engagé dans un mécanisme, sans possibilité d'exercer sa volonté, dans lequel tous les gestes seraient vains"⁵⁴. Tout s'est déroulé pour lui comme si un dieu cruel avait dirigé sa vie et n'avait laissé aucune place à sa liberté, comme si le drame devenait une immense farce tragique entre les mains de celui qui actionne le mécanisme de la tombée du rideau⁵⁵.

D'autres cas, dans Poussière sur la ville notamment, éclairent aussi cette souffrance du héros qui voudrait vivre un moment de liberté, mais découvre la toute-puissance de la fatalité. Le docteur Alain Dubois et sa femme Micheline ont commencé leur vie commune sous le signe même de la fatalité: "avec une passivité égale de part et d'autre "⁵⁶, ils se sont laissés "glisser vers le mariage"⁵⁷, ils ont été entraînés dans "la fatalité d'un mariage"⁵⁸. Et c'est sous le même signe que le reste de leur vie se déroulera. Alain Dubois lutte sans cesse pour retrouver l'amour de sa femme, mais il se retrouve "toujours attaché à son pieu"⁵⁹ et, à certains mo-

⁵³ Loc. cit.

⁵⁴ Ibid., p. 229.

⁵⁵ Ibid., p. 237.

⁵⁶ Poussière sur la ville, p. 18.

⁵⁷ Loc. cit.

⁵⁸ Ibid., p. 35.

⁵⁹ Ibid., p. 91.

ments, il a la tentation de se laisser couler, tellement il a les bras lourds de tourner son rocher⁶⁰. Avec une lucidité douloureuse, il voit qu'il ne peut rien pour cette femme qu'il aime et qui n'est pas, d'ailleurs, à ses yeux, responsable: "Pas un instant je ne songe à donner un sens à l'égarement de ses yeux, à le relier à moi-même ou à d'autres. Comme si Madeleine n'avait qu'une jambe et que personne n'en fût responsable"⁶¹. Il finit, après tant de rêves impossibles et de luttes inutiles, par accepter, non sans tiraillements douloureux, le jeu de la fatalité pour sauver au moins le bonheur de sa femme: il renonce à une communication et à un bonheur impossibles avec elle, il renonce même à son titre de mari, il comprend sa souffrance de ne pas avoir trouvé l'absolu avec lui et de le chercher ailleurs, il n'accuse personne, même pas son amant, il ne veut être que "son allié contre l'absurde cruauté"⁶², contre "l'injustice divine"⁶³ qui a permis tant de souffrances: "On me l'a volée depuis toujours et ce ne sont pas les hommes qui m'ont dépossédé. Je me suis assez battu contre elle; j'ai reçu trop de coups qui ne venaient pas d'elle"⁶⁴. La certitude qu'ils sont tous les deux des victimes semblables de la fatalité déclenche chez lui le sentiment, désormais si important, de la pitié, seul moyen de ne pas ajouter à son malheur, de la rejoindre dans une souffrance commune, de lui accorder cette singulière li-

60 Ibid., p. 139.

61 Ibid., p. 69.

62 Ibid., p. 153.

63 Ibid., p. 152.

64 Loc. cit.

berté d'aller avec l'autre jusqu'au bout de son bonheur, puisque pour lui, "la liberté c'est de pouvoir se rendre au bout de son bonheur"⁶⁵. Mais cette liberté que le destin ne lui a pas accordée et qu'il consent par pitié à laisser à sa femme ne lui permet pas plus que ses luttes précédentes de sauver son propre bonheur et celui de sa femme. Le destin se retourne encore une fois contre eux, il sent que les ficelles du mécanisme lui échappent:

Je vois bien que je n'ai pas tiré moi-même toutes les ficelles. Plusieurs me sont tombées des mains. Madeleine n'avait qu'une faible partie de celles-là. Qui actionnait les autres? Je n'ai pas encore trouvé. Je ne sais pas non plus quelle sera l'issue de tout cela parce que ma part de décision est nulle.⁶⁶

L'issue sera le suicide de Madeleine qu'il n'aura pas su prévenir. Après sa mort, il constate encore une fois son impuissance devant la fatalité, ainsi que celle de Madeleine:

Aliénée, elle l'était depuis sa naissance, comme moi. On ne lui a pas laissé d'autre choix que d'accomplir ce qui devait être accompli. Elle n'était pas plus libre que je ne l'étais de la doubler, de m'avancer à sa place sur la scène et de recevoir le coup. Qu'est-ce qu'une pitié aussi impotente?⁶⁷

Il doit admettre que toutes ses prévisions ont été déjouées, que son "château de cartes gît dans la poussière"⁶⁸, qu'"une

⁶⁵ Ibid., p. 162.

⁶⁶ Ibid., p. 174.

⁶⁷ Ibid., p. 195.

⁶⁸ Ibid., p. 197.

grande main impitoyable l'a renversé"⁶⁹.

Enfin, dans L'Elan d'Amérique, cette fatalité dirige aussi la vie de Claire Peabody. Dans ses difficultés, elle avoue que "quelqu'un d'autre dirigeait sa main"⁷⁰; elle attendait même "qu'on la prenne en charge, qu'on lui remette un devoir"⁷¹.

Ces êtres épris de bonheur et d'absolu vivent constamment écrasés sous le poids d'une lourde fatalité, symbolisée par le "mécanisme"⁷², la pièce de théâtre, le pieu ou la "grande main impitoyable"⁷³. L'emploi fréquent de ces images dans l'oeuvre d'André Langevin et particulièrement dans un chapitre sur la douloureuse expérience de la condition humaine indique toute l'importance de ce thème.

Parmi toutes les souffrances morales, nous étudierons en dernier lieu l'angoisse, car elle se présente comme la conséquence de toutes les autres souffrances. "Consubstantielle à la condition humaine"⁷⁴, nous dit Mauriac, l'angoisse n'échappe pas aux personnages de Langevin. Le héros ressent en effet une souffrance lorsqu'il voit "s'échapper des valeurs auxquelles il tient "⁷⁵ ou perçoit la pos-

⁶⁹ Loc. cit.

⁷⁰ L'Elan d'Amérique, p. 19.

⁷¹ Ibid., p. 14.

⁷² Evadé de la nuit, p. 105.

⁷³ Poussière sur la ville, p. 197.

⁷⁴ Mauriac, François, Ecrits sur l'angoisse, p. 173.

⁷⁵ Lacombe, R.-E., Angoisse et liberté dans Revue philosophique de la France à l'Etranger, Paris, Presses U. de France, 1963, Tome CLIII, p. 42.

sibilité d'une conduite différente de celle qu'il voudrait réaliser⁷⁶.

Nous ne pouvons traiter ici de l'angoisse sans en donner une définition pratique, exempte de toutes subtilités théoriques. Nous dirons que l'angoisse ressemble à une anxiété intense ou à un malaise moral comme la définit J. Lyon:

Etymologiquement, l'anxiété est une agonie. Vous êtes "anxieux", vous êtes "angoissé" si vous ressentez à l'état presque permanent, un malaise sourd et diffus, un pénible sentiment d'insécurité, d'inconfort moral que vous ne parvenez pas à localiser.⁷⁷

Mais elle est aussi accompagnée de malaises physiques bien caractérisés.

Les héros d'André Langevin ressentent ce "sentiment d'insécurité et d'inconfort moral"⁷⁸. Ténèbres, murs, cercles, prisons, cages, étaux, gouffres et abîmes les entourent et les enferment dans un milieu dont ils ne peuvent s'échapper⁷⁹. C'est par un style très imagé et au moyen de divers symboles qu'est exprimé ce sentiment.

Les ténèbres forment l'une de ces images dominantes de l'oeuvre. Le brouillard⁸⁰, l'obscurité⁸¹, les ténèbres⁸² et

⁷⁶ Loc. cit.

⁷⁷ Lyon, Josette, L'angoisse mal du siècle, p. 11.

⁷⁸ Loc. cit.

⁷⁹ Angoisse vient du latin *angustia*: étroitesse, lieu serré.

⁸⁰ Evadé de la nuit, p. 85, 109, 204.

⁸¹ Ibid., p. 186, 221.

⁸² Ibid., p. 42, 43, 66, 91, 109, 245.

surtout la nuit⁸³ représentent dans Evadé de la nuit les symboles du monde blafard, fatal et angoissant dans lequel se débat Jean Cherteffe et dont il s'efforce de s'évader. Ainsi, par exemple, après une nuit au chevet de sa femme, il eut la sensation que "la nuit retomba sur lui, se colla dans son dos comme une ventouse et le replongea dans la panique"⁸⁴. Souvent un milieu sombre enveloppe les personnages et témoigne d'une existence tourmentée. Le brouillard obscurcit tout: villes, immeubles et personnes. La poussière d'amiante cache l'horizon de la ville de Macklin et le blizzard en forêt empêche toute vision pendant la fuite de Dupas et de Laurier. Yolande sent tomber sur elle un voile gris quand Gros Louis s'éloigne⁸⁵. Dans ces paysages tristes et sombres, le héros se sent angoissé: "Noir devant, noir derrière, noir partout. Dans des ténèbres si lourdes il n'y a qu'à gémir et à se torturer jusqu'à ce qu'on relève la trappe et que des images de la vie défilent de nouveau sans menace."⁸⁶ On le voit gémir dans un monde de ténèbres, mais on ne "relève pas souvent la trappe"⁸⁷. Nous les retrouvons constamment dans l'obscurité: "dans une vase de grand fond marin"⁸⁸, "dans du limon"⁸⁹ épais, "dans une interminable journée de brouillard"⁹⁰, et même "dans un noir absolu"⁹¹.

83 Ibid., p. 20, 43, 64, 105, 208, 216, 217, 239.

84 Ibid., p. 239.

85 Le temps des hommes, p. 162.

86 Poussière sur la ville, p. 96.

87 Loc. cit.

88 L'Élan d'Amérique, p. 15.

89 Ibid., p. 58.

90 Ibid., p. 235.

91 Ibid., p. 22.

Evadé de la nuit révèle le monde halluciné, fatal et absurde de Jean Cherteffe. Dans son incommunicabilité et sa solitude atroce, celui-ci se sent entouré d'"un mur fermé avec une précision infaillible, hallucinant comme l'image que lui renvoyait le miroir"⁹² ou d'"un enclos muré de toutes parts où il faut descendre seul, combattre seul ses monstres, se désintégrer seul"⁹³. Tendu vers la tendresse de Micheline, il s'affole contre une paroi qu'il sait infranchissable⁹⁴. Angoissé par la mort et l'absurdité de la vie, il a l'impression d'être plongé dans "un univers effroyablement clos où ne serait rien permis d'autre que de regarder sa vie sourdre piteusement, inutile et dérisoire"⁹⁵. Parckell rappelle à Jean Cherteffe la terrible inutilité de l'existence: "Un jour, nous touchons tous notre mur, et, dès lors, nous apparaît toute la vanité de nos efforts."⁹⁶ Dans L'Élan d'Amérique, l'image du mur se présente encore, liée à l'angoisse que ressent Antoine, forcé de tirer malgré lui sur l'élan blessé, symbole de la liberté:

Le sang bourdonne à ses oreilles et l'angoisse lui noue la langue, une angoisse qui naît... de la certitude que l'irréparable va éclater d'un instant à l'autre, qu'il a le dos collé au mur et qu'il ne peut plus échapper à la fêlure où il tombe depuis le matin, au sang noir qui a tracé devant lui une route sans retour.⁹⁷

92 Evadé de la nuit, p. 91.

93 Ibid., p. 104.

94 Ibid., p. 111.

95 Ibid., p. 23.

96 Ibid., p. 186.

97 L'Élan d'Amérique, p. 187.

Qu'ils soient en verre ou même invisibles, les murs symbolisent toujours l'angoisse. Un mur invisible empêche Claire de communiquer avec Antoine après une nuit d'amour⁹⁸. Une paroi de verre incassable ou les vitres d'un aquarium emprisonnent quelquefois Alain dans sa douleur. C'est ainsi qu'on le retrouve, seul, derrière une vitre incassable pour regarder le soleil chaud d'un beau dimanche, les promenades joyeuses dans la ville et les couples enlacés qui fuient la grand'rue⁹⁹. Même paroi de verre qui sépare Dupas du monde et qu'il ne peut broyer¹.

Le spectacle du héros emmuré ressemble à celui du "hanneton s'efforçant à vaincre la résistance d'une paroi de verre"². Le hanneton veut sortir de sa prison, voit les chemins de la liberté et se heurte à des murs invisibles. Le héros d'André Langevin tourbillonne comme le hanneton dans sa cage. Il s'affole, veut trouver la porte de sortie, essaie de "la pratiquer dans un mur qui ne s'effrite même pas"³. Tout est bien fermé, "la seule porte qui n'est pas murée donne sur la mort"⁴. Le mur représente donc une barrière, un obstacle infranchissable enfermant le héros dans sa solitude angoissante.

L'image du cercle, comme celle des murs, évoque la so-

⁹⁸ Ibid., p. 30.

⁹⁹ Poussière sur la ville, p. 97.

¹ Le temps des hommes, p. 155.

² Evadé de la nuit, p. 43.

³ Ibid., p. 132.

⁴ Ibid., p. 125.

litude dans laquelle s'agitent les personnages. Ils décrivent eux-mêmes des courbes qui ne se rencontrent jamais⁵; le cercle se referme sur eux⁶ et le monde extérieur les cerne pour mieux les isoler⁷. Mais le cercle apporte surtout dans l'oeuvre une idée de recommencement sans fin et symbolise leur impuissance et leur angoisse. Ils sont victimes d'un temps circulaire, de l'"éternel retour"⁸, de la "perpétuelle répétition"⁹. Ils ont l'impression de tourner en rond¹⁰: arrivés à la périphérie du cercle, ils essaient de trouver la sortie, mais ils se retrouvent toujours "au même point de la circonférence"¹¹ et doivent recommencer toujours la même trajectoire, la même ronde infernale. On voit Roger Benoît "tournoyer devant une souffrance trop forte"¹², Madeleine "prise de panique"¹³ dans sa recherche d'un amour absolu et Alain tenter vainement de sortir de son cercle. "Je suis toujours attaché à mon pieu et (...) un nouveau cercle recommence"¹⁴, se dit Alain; quand, après la mort de sa femme, aucune main charitable ne vient à son secours, il s'écrie: "Arrêtez le kaléidoscope"¹⁵. Dupas et Laurier aussi sont condamnés à se perdre et à tourner à l'infini dans la tempête et la nuit au milieu des tourbillons de

-
- 5 Ibid., p. 101.
 - 6 Ibid., p. 187.
 - 7 Poussière sur la ville, p. 138.
 - 8 Evadé de la nuit, p. 208.
 - 9 Poussière sur la ville, p. 17.
 - 10 Evadé de la nuit, p. 174;
Poussière sur la ville, p. 77;
L'Elan d'Amérique, p. 51.
 - 11 Evadé de la nuit, p. 92.
 - 12 Ibid., p. 100.
 - 13 Poussière sur la ville, p. 103.
 - 14 Ibid., p. 91.
 - 15 Ibid., p. 212.

neige. Claire, tout au long du roman, tourne en rond dans un paysage fermé¹⁶. Parfois même, les personnages ont la sensation vertigineuse que le monde extérieur tournoie autour d'eux dans un mouvement qui leur échappe¹⁷.

Les murs et le cercle se referment, se resserrent sur le héros comme un étau¹⁸ et deviennent pour lui une prison. Partout il se voit prisonnier: à l'orphelinat, au séminaire, au foyer, à l'hôtel, à l'hôpital, dans la forêt et à la mer. Il se sent comme un fauve en cage¹⁹, enchaîné²⁰; il est "enserré de toutes parts par un univers rétréci"²¹; contracté "avec fièvre au plus noir de sa prison"²²; il ne peut répondre à l'appel des autres "codétenus innocents" comme lui²³. Il est prisonnier de lui-même²⁴, de sa douleur²⁵, de sa vie²⁶, du milieu²⁷, d'un pays inhumain²⁸, des circonstances²⁹, du temps³⁰. Il a même la sensation de s'asphyxier³¹ dans ce monde irrémédiablement clos.

-
- 16 L'Élan d'Amérique, p. 51.
 - 17 Evadé de la nuit, p. 225;
Poussière sur la ville, p. 137.
 - 18 Evadé de la nuit, p. 109;
Poussière sur la ville, p. 138, 179.
 - 19 Evadé de la nuit, p. 131;
Poussière sur la ville, p. 179.
 - 20 Evadé de la nuit, p. 185
 - 21 Ibid., p. 31
 - 22 Ibid., p. 175.
 - 23 Ibid., p. 217
 - 24 Ibid., p. 91;
Le temps des hommes, p. 166.
 - 25 Evadé de la nuit, p. 94.
 - 26 Le temps des hommes, p. 162.
 - 27 Evadé de la nuit, p. 174.
 - 28 Le temps des hommes, p. 105
 - 29 Evadé de la nuit, p. 174
 - 30 Ibid., p. 42;
Le temps des hommes, p. 167.
 - 31 Poussière sur la ville, p. 148.

Les images de la fosse, du gouffre, de l'abîme, expriment le même état d'âme. Le héros se débat désespérément au fond d'une fosse face à un monstre puissant ou se tient en équilibre sur le bord de l'abîme, redoutant une chute inévitable. Jean Cherteffe se retrouve dans un gouffre béant après la mort de Roger Benoît, gouffre profond associé à la ruine complète de l'individu. Et Laurier, après avoir tué Gros Louis, ressent un tourment et une crainte qui le jettent au fond d'une fosse³². L'abîme représente d'abord la mort, ce vide redoutable, cet "abîme impensable"³³, cet abîme tout proche: "Vous n'êtes pas au monde, vous tomberez tout à coup dans l'abîme. Un, deux, trois!"³⁴ Mais il symbolise surtout la crainte de ne pouvoir rejoindre une personne aimée ou de la perdre définitivement. En apercevant Micheline, Jean a vu "l'abîme s'entrouvrir sous lui derrière le sourire qui le fascinait"³⁵. Alain côtoie l'abîme³⁶ et se sent pris de vertige à la pensée de perdre sa femme: "Comme si tout le reste de la maison sombrait dans l'abîme, comme si je restais seul dans mon fauteuil gris, les pieds dans le vide, pris de vertige."³⁷ Claire aussi a aperçu "l'abîme creusé soudain dans le regard de David, la nuit du phare! Le nom hurlé, hurlé dans un effroi qui l'avait tout de suite vidée de toute substance."³⁸ Et elle a sans cesse l'impression que l'abîme va s'entrouvrir

32 Le temps des hommes, p. 193.

33 Evadé de la nuit, p. 27.

34 Ibid., p. 153.

35 Ibid., p. 117.

36 Poussière sur la ville, p. 124.

37 Ibid., p. 100.

38 L'Élan d'Amérique, p. 26.

pour lui voler son amant: "S'il tarde à paraître elle s'émeut tout de suite, et elle a constamment l'impression d'éviter de justesse un abîme qui ne demande qu'à l'avaler, à le lui voler, comme on lui a tout volé depuis qu'elle a eu faim d'un peu de chaleur."³⁹

Le héros ressent non seulement le vertige de l'abîme, mais aussi le désespoir aigu "du chat ensaché qui se noie"⁴⁰ devant l'absurdité de la vie et "cette amertume, cette angoisse de noyé sauvé contre lui-même"⁴¹. Il coule⁴², il se noie⁴³ dans un "nauffrage universel"⁴⁴. Il voit même les mains des morts engouffrées dans la terre tenter d'arracher l'éternité à la terre et, dans une imploration affolée et angoissée, s'agiter longuement sans réussir à troubler le calme de la surface, puis fléchir et couler⁴⁵. Parfois, c'est l'enlissement inévitable qui le menace et il est "affolé comme la victime qui tend le cou jusqu'à l'éclatement pour échapper à l'enlissement"⁴⁶. C'est par toute cette abondance d'images qu'on découvre l'angoisse dans son aspect moral.

Mais l'angoisse est une souffrance morale qui attaque l'être humain entier, même son corps; elle produit des phénomènes de constriction au niveau de la gorge, du coeur ou

³⁹ Ibid., p. 155.

⁴⁰ Evadé de la nuit, p. 23.

⁴¹ Ibid., p. 217.

⁴² Ibid., p. 103.

⁴³ Loc. cit.; Poussière sur la ville, p. 148.

⁴⁴ Evadé de la nuit, p. 125.

⁴⁵ Ibid., p. 154.

⁴⁶ Ibid., p. 92.

de l'estomac qui se serrent et divers autres malaises qui traduisent physiquement l'insécurité morale. Les héros d'André Langevin ressentent dans tout leur corps ces effets de l'angoisse. Ils ont la sensation pénible d'avoir la mâchoire ou les mains crispées⁴⁷, la gorge serrée⁴⁸, un noeud dans la poitrine⁴⁹, une boule dans l'estomac⁵⁰, des douleurs au ventre⁵¹, du vide dans la tête⁵², le vertige⁵³, du froid dans tout le corps⁵⁴ ou des nausées⁵⁵. Quand Alain, par exemple, apprend que sa femme le trompe et qu'il craint de la perdre définitivement, il ressent les principaux signes de l'angoisse: crispation des mains, fléchissement des jambes, boule dans l'estomac, vide...

La boule dans l'estomac ne se dénoue pas, elle se resserre sur elle-même (...) Il en émane de grandes ondes chaudes qui me remuent les entrailles, comme lorsqu'on pense à la mort, la nôtre. Puis c'est un vide profond qui se

-
- 47 Ibid., p. 201;
Poussière sur la ville, p. 95, 154.
 48 Poussière sur la ville, p. 105, 154.
 49 Le temps des hommes, p. 165.
 50 Poussière sur la ville, p. 95.
 51 Ibid., p. 12, 95;
Le temps des hommes, p. 52, 111, 170;
L'Élan d'Amérique, p. 34, 176.
 52 Poussière sur la ville, p. 95;
Le temps des hommes, p. 52.
 53 Évadé de la nuit, p. 236;
Poussière sur la ville, p. 100, 111;
Le temps des hommes, p. 169, 225;
L'Élan d'Amérique, p. 77.
 54 Évadé de la nuit, p. 25, 43;
L'Élan d'Amérique, p. 33.
 55 Évadé de la nuit, p. 192;
Poussière sur la ville, p. 23, 24, 100, 101, 105,
 137, 139;
Le temps des hommes, p. 9, 23, 58, 99.

creuse, qui appelle l'eau, les larmes. Ma
vue s'obscurcit enfin.⁵⁶

Les bûcherons, en forêt, finissent par éprouver une crainte presque physique. A la fin de l'hiver, ils ne se maîtrisent plus. Une fièvre s'empare d'eux et contrôle nerfs et muscles:

... une panique qui couvait dans leurs ventres, qu'ils étouffaient avec application, mais qui pouvait éclater n'importe quand, qui les avait tous vaincus à un certain moment. La forêt, à la fin de l'hiver, leur donnait la fièvre, les hallucinait.⁵⁷

Claire ressent dans la solitude une terreur qui la saisit à la gorge, la glace et lui donne le vertige:

Elle tourne le dos à la chambre, et elle s'entend claquer des dents. La terreur, tapie partout dans l'ombre de la grande pièce, va de nouveau la saisir à la gorge, la faire basculer dans une vague de froid dont elle ne pourra se remettre. Il lui faut s'agripper à un fauteuil pour éviter la chute libre vers elle ne sait quoi.⁵⁸

Et à la pensée de sa rupture avec David, "une angoisse extravagante lui laboure les entrailles"⁵⁹. Tous ces malaises physiques soulignent l'intensité même de l'angoisse.

Le héros doit laisser derrière lui tous ses espoirs pour vivre un destin limité. Des images littéraires viennent traduire toute l'angoisse du héros traqué qui ne peut accepter

⁵⁶ Poivassières sur la ville, p. 95.

⁵⁷ Le temps des hommes, p. 111.

⁵⁸ L'Élan d'Amérique, p. 32.

⁵⁹ Ibid., p. 176.

son sort et qui se sent seul pour aller jusqu'au bout de sa nuit.

Ajoutons que ces souffrances physiques et morales, inhérentes à la condition humaine, s'expriment de plus dans un décor qui reflète aussi bien la vie angoissante du héros que toute la misère du monde. Les personnages qui désirent du soleil, de la beauté et de la grandeur vivent dans un "monde clos"⁶⁰, "rétréci"⁶¹, "diminué"⁶², "fissuré"⁶³, "monstrueux"⁶⁴ et "hostile"⁶⁵.

Les premières lignes d'*Evadé de la nuit* nous présentent déjà un décor triste et froid: un salon funéraire. C'est là que Jean Cherteffe revit son enfance à l'orphelinat, autre milieu lugubre, car dans ce milieu aussi fermé qu'une prison règne un désespoir profond.

Les longs murs de l'orphelinat, tapi au creux d'un vallon qui s'élargit en une vaste plaine plus loin vers l'est, mais se rétrécit abruptement en cet endroit, gémissent sans espoir. Dans cette espèce d'entonnoir, la tourmente atteint une prodigieuse violence. Le vent, pressé sur les parois de l'hémicycle, s'épuise à lutter contre la résistance des hauts murs.⁶⁶

Si nous continuons notre route avec Jean Cherteffe, nous passons de la taverne, lieu sordide, à l'hôpital, milieu de souffrance

⁶⁰ *Evadé de la nuit*, p. 23.

⁶¹ *Ibid.*, p. 31.

⁶² *Ibid.*, p. 37.

⁶³ *Ibid.*, p. 71.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 116.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 234.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 16.

où nous nous retrouvons dans une chambre répugnante ou dans une bibliothèque poussiéreuse. Nous pénétrons ensuite avec lui dans un navire, milieu de dépaysement et d'exotisme, puis dans une cabane de bûcheron en forêt, autre milieu probable d'évasion, pour constater l'étroitesse du navire et l'exiguïté de la cabane. Le milieu vaste et ensoleillé n'existe donc pas pour ce héros d'André Langevin.

Ce même milieu sombre et triste accable aussi Alain et Madeleine tout au long de leur vie souffrante. Macklin, lieu de l'action est une ville fermée, sans soleil, inculte et écrasée par des amas de sol poussiéreux, bâtie près d'un lac qui n'apporte pas de beauté à cause de sa petitesse, et qui disparaît même sous des collines sombres. Cette ville est aussi d'une grisaille étouffante:

Toutes les maisons ont l'aspect minable de bâtiments de mine, les couleurs délavées par la poussière d'amiante qui n'épargne rien, même pas la maigre végétation. Sous la pluie, cette poussière forme un enduit visqueux. Tassée entre les monticules de poussière, déjections des mines, la ville s'étend tout en longueur. Quelques rues transversales réussissent à se faufiler entre les énormes buttes, mais les maisons y sont des guingois, comme résistant mal à la pression de la poussière. L'unique grande rue, où sont construites les trois quarts des habitations, se paie une orgie de néons qui réussissent à percer par intermittence à la grisaille générale.⁶⁷

Dans cette ville sinistre où "les matins ensoleillés, le brouillard noie longtemps Macklin, si bien qu'il faut regarder au

⁶⁷ Poussière sur la ville, p. 27.

sommet pour savoir s'il fait beau"⁶⁸, on est loin de la nature enchantée, de l'air frais, des chants d'oiseaux et des fleurs. Au contraire, tout est laid et grisaille. L'appartement des héros traduit cette tristesse. Il est situé près d'un cratère de la mine au-dessus d'une galerie souterraine. Là, nous y voyons un pupitre usé et des chaises recouvertes de molesquine noire. C'est tout ce milieu lugubre et menaçant qui accompagne la tristesse et l'insécurité qui s'installent dans la vie de ce couple.

André Langevin situe les personnages de son troisième roman, Le temps des hommes, dans "un pays inhumain"⁶⁹. Les personnages vivent dans une atmosphère malsaine: une odeur de pourriture couvre toute la ville et un relent de bière et d'eau de javelle empestent l'intérieur de l'HOTEL DE LA RIVIERE VERTE où vivent Marthe et Yolande et où se rencontrent les bûcherons avant leur départ pour la forêt et à leur retour. En forêt, ceux-ci vivent dans une cabane rustique et reposante faite de planches dont les joints laissent pénétrer l'air. Ils doivent y endurer une odeur de souris et d'humidité ainsi qu'une fumée en suspens dans la pièce.

Les drames de L'Elan d'Amérique sont encore associés à des milieux étroits et limités. Si on retrouve de la beauté et de l'immensité, c'est pour souligner davantage la laideur du milieu où les gens vivent. Les grands espaces et l'immense plage

⁶⁸ Ibid., p. 26.

⁶⁹ Le temps des hommes, p. 105.

furent propices aux amours de Claire, mais la petite chambre du phare, "la chambre close de pierres éboulées, la chambre tapissée de varech et de coquilles"⁷⁰, devient le témoin des amours déçues. Privée de la mer immense et libre, sa raison de vivre, par Monsieur Peabody, elle connaît la forêt, "mer asséchée depuis des milliers d'années"⁷¹, "paysage fermé"⁷² "paysage muré"⁷³, "paysage à quatre murs"⁷⁴, "un pays sans grâce, revêche, farouche sur lequel le soleil se couche dans une lumière blafarde de fin du monde, un pays d'avant l'homme cruel (...) un pays à rebrousse poil, tout en arêtes"⁷⁵. Quant à Antoine, le coureur des bois, l'amant de la liberté, c'est à la ville, lieu étroit et fermé, qu'il vit sa rupture avec Maria, son oiseau-soleil.

Outre ce milieu inhumain, l'auteur impose à ses personnages une autre présence, "l'hiver inexorable"⁷⁶. Cette saison se mêle aux événements de l'oeuvre avec toutes ses rigueurs et ses cruautés. Les pages qui lui sont consacrées sont assez nombreuses pour reléguer à l'arrière-plan les autres saisons.

Evadé de la nuit commence l'hiver et finit au début de l'hiver suivant. C'est l'hiver lorsque Jean voit son rêve se

70 L'Elan d'Amérique, p. 81.

71 Ibid., p. 50.

72 Ibid., p. 51.

73 Loc. cit.

74 Ibid., p. 50.

75 Ibid., p. 69.

76 Bérubé, Ronald, L'hiver dans Le temps des hommes, dans les Cahiers Sainte-Marie, p. 11.

briser près du cercueil de son père: "Une aube de couleur de soufre lutte contre la neige épaisse. Une neige lourde se liquifie avant d'épuiser sa chute. (...) La vie se débat dans une glu, morne, comme si elle n'affleurera jamais à la lumière."⁷⁷ Le dénouement se produit aussi en hiver. Jean et Micheline, pour commencer une vie nouvelle, se retirent dans la forêt. Mais après trois jours de bonheur, la première neige intensifie leur solitude et brise leur beau rêve. C'est aussi en hiver qu'arrive la naissance de leur enfant, événement particulièrement important dans la vie de ce couple. La tempête augmente alors au rythme de l'inquiétude de Jean qui va se promener dehors en attendant la fin de l'accouchement de Micheline:

Dehors, le froid fouetta au visage. Il frissonna et claquait des dents sans pouvoir se maîtriser. En quelques secondes, la tourmente l'essouffla et le vent rugueux blessa ses poumons. Il marcha le long des murs pour éviter de s'enfoncer dans la neige jusqu'aux genoux en bordure du trottoir, mais le vent lui plaqua quand même la neige dans les jambes et dans le cou. De temps à autre il croisait un passant et ils avaient des mouvements d'ivrognes pour s'éviter.⁷⁸

A son retour, il trouve Micheline sans vie sur son lit d'hôpital. C'est encore dans un paysage de neige, qu'il se suicide: sans manteau, tête nue, il prend le chemin de la forêt avec de la neige jusqu'aux genoux, puis épuisé, ne trouvant plus son chemin, il s'abandonne à l'hiver meurtrier en pensant à Micheline.

⁷⁷ Evadé de la nuit, p. 24.

⁷⁸ Ibid., p. 238.

De même tout le drame de Poussière sur la ville se déroule en hiver. La première phrase du roman place déjà le drame en cette saison: "Une grosse femme, l'oeil mi-clos dans la neige me dévisage froidement."⁷⁹ Cet hiver impitoyable s'imposera aux personnages tout au long du drame. Parce que Macklin est isolé dix à douze fois par hiver, les gens se regardent vivre et se jugent les uns les autres. Cette intrusion des gens de Macklin dans la vie du couple est une souffrance atroce pour les deux héros du roman: Alain et Madeleine. C'est l'hiver lorsque le docteur Alain Dubois ressent cette menace: au cours d'une de ses visites, il a une certaine intuition de ce qui va arriver à cause de la présence menaçante de l'hiver:

Le centre de la route est très glissant, mais vers son accotement, la neige forme une corru-
gation où les pneus mordent bien. De me prome-
ner seul ainsi la nuit dans un paysage enneigé
me donne toujours une étrange impression, celle
de traverser un pays mort, dévasté par quelque
cataclysme extraordinaire. La lueur bleue de
la neige reste comme une menace, une irradia-
tion mortelle.⁸⁰

Cette prémonition se réalise puisque les gens de Macklin ne lui pardonneront pas d'avoir sacrifié un enfant hydrocéphale pour sauver sa mère. Enfin, dans la scène finale, le tragique envahit encore un paysage de neige: dans l'atmosphère poussiéreuse d'une ville d'amiante, Madeleine, allongée sur la neige éclatante, laisse voir dans ses cheveux

⁷⁹ Poussière sur la ville, p. 11.

⁸⁰ Ibid., p. 114.

la marque de son suicide.

Dans Le temps des hommes, l'hiver participe aussi au drame, s'associe à la souffrance vécue par les personnages, souligne la solitude de ceux qui restent au foyer et augmente, par ses rigueurs, la souffrance de ceux qui vivent en forêt. C'est ainsi qu'il rend pénible et même impossible la fuite de Laurier et de Dupas. Lorsque Dupas, en légitime défense, tue son compagnon Laurier, c'est la neige qui reçoit encore une fois le sang de la blessure.

Le drame de L'Élan d'Amérique se situe aussi en une seule journée du début de l'hiver⁸¹. Si nous connaissons d'autres saisons, c'est que nous revivons avec les acteurs du drame, Claire et Antoine, certaines journées inoubliables de leur vie. L'hiver rude et froid accompagne la seule journée du drame: jour où l'élan est tué et rapporté à Claire⁸², celle qui a fait feu sur la liberté; jour aussi où Claire et Antoine ont connu l'échec de la communication amoureuse.

Si, comme l'a montré Paulette Collet dans son travail sur L'hiver dans le roman canadien-français, l'hiver semble être en régression dans les oeuvres plus récentes au profit des problèmes de l'homme dans ses rapports avec les autres et avec Dieu⁸³, André Langevin pour sa part associe ces deux

⁸¹ L'Élan d'Amérique, p. 212.

⁸² Ibid., p. 223.

⁸³ Collet, Paulette, L'hiver dans le roman canadien-français, p. 257.

thèmes puisque l'hiver participe au problème de l'existence humaine dans son oeuvre. Le milieu apporte donc toutes sortes de souffrances, mais ce n'est, pour André Langevin, qu'un moyen de plus pour exprimer la douloureuse condition humaine.

A la fin de ce chapitre nous pouvons affirmer que la souffrance vient "d'une forme de bonheur idéalisé que nul n'éteindra jamais"⁸⁴. Les nombreuses images littéraires, tels que murs, cercles, cages, prisons et abîmes ne sont pas seulement des images de l'angoisse qui agitent les héros, mais aussi des symboles de toute cette tragédie humaine. En effet, le héros est épris d'éternité, mais connaît la mort; il a besoin de l'autre continuellement, mais l'autre reste absent; il souhaite la liberté, mais "la grande main impitoyable"⁸⁵ dirige tout; il veut un milieu qui reflète la joie de vivre, mais il vit dans un milieu triste et sombre. "Le monde ne lui suffit pas et cependant il appartient au monde. Il est au-delà du monde et ne peut vivre qu'en lui."⁸⁶

A plusieurs reprises les personnages d'André Langevin s'interrogent avec lucidité sur cette souffrance qui est leur sans qu'aucune réponse ne vienne les satisfaire. "Coupés de toute transcendance, à l'échelle exclusive de l'homme"⁸⁷, ils concluent, au non-sens, à l'absurdité de leur monde puisqu'ils voient, selon l'expression de Camus, un "divorce entre l'es-

⁸⁴ Evadé de la nuit, p. 197.

⁸⁵ Poussière sur la ville, p. 197.

⁸⁶ Lavigne, Jacques, L'inquiétude humaine, p. 28.

⁸⁷ Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, tome IV, p. 59.

prît qui désire et le monde qui dégoût, cet esprit et ce monde arc-boutés l'un contre l'autre sans jamais s'embrasser"⁸⁸. Ils savent exprimer l'absurdité de leur souffrance avec la plus grande force comme Jean Cherteffe:

Fouillez la terre et vous retrouverez les visages, des millions de visages pourris, saccagés, modelés brutalement par une existence assoiffée d'éternité. Les lourdes mains se désintègrent, engouffrées dans la terre à laquelle elles voulaient arracher leur éternité et elles sont vides. Aucune béatitude ne les a fait se refermer sur un lambeau de réponse. Leur imploration affolée demeure entière. Sinistre consolation de la piqure d'eau que l'au-delà où la souffrance doit être comptée pour joie, la pauvreté pour richesse. Les mains s'agitent longtemps, ne troublent même pas le calme de la surface, puis, fléchissent, coulent.⁸⁹

Ils sentent en effet qu'ils sont faits pour le bonheur, mais parce qu'aucun "lambeau de réponse" ne vient les satisfaire, ils crient avec Jean: "Pourquoi baver d'espoirs?"⁹⁰ Ils deviennent même, comme le dit Borduas dans son manifeste, "écoeurés devant l'apparente inaptitude de l'homme à corriger les maux"⁹¹. "Je vais vomir"⁹², "j'ai la nausée"⁹³ sont des termes employés par les héros devant l'absurdité de leur existence indéchiffrable⁹⁴. Pour eux, souvent la vie n'est qu'"une immense banqueroute"⁹⁵, "un cirque"⁹⁶, "un drame d'hor -

⁸⁸ Camus, Albert, Le mythe de Sisyphe, p. 60, 71.

⁸⁹ Evadé de la nuit, p. 154.

⁹⁰ Ibid., p. 152.

⁹¹ Le Grand, Albert, Littérature canadienne-française, FRAN. 419-RD. Chap. XXIII, p. 3.

⁹² Poussière sur la ville, p. 105.

⁹³ Ibid., p. 139.

⁹⁴ Evadé de la nuit, p. 48.

⁹⁵ Ibid., p. 57.

⁹⁶ Ibid., p. 112.

reurs"⁹⁷, "un système infernal"⁹⁸, "une farce"⁹⁹ et la souffrance coule sans aucun sens "moite, laide, qui (n'a) pas de rapports avec rien qui (s'étend) comme une huile opaque, sans purification possible"¹, "comme animée d'une vie propre, dérisoire et vaine"².

Notons enfin que, malgré les souffrances physiques accablantes, l'incommunicabilité, la solitude, la fatalité, l'angoisse, vécues dans un milieu sombre et étroit, les personnages continuent à rechercher la voie qui les conduira vers la lumière et leur permettra de s'évader de leur nuit. Ils essaieront de "se raccrocher au réel"³, comme Jean Cherteffe qui, après la mort de son père, a tenté de rejoindre Anne-Marie, "l'autre trapèze qu'il fallait saisir"⁴ pour se donner une raison de vivre et pour éviter de sombrer dans un abîme. Dans le troisième chapitre de notre travail, nous étudierons précisément les tentatives d'évasion auxquelles se raccrochent les principaux personnages pour saisir le réel et échapper à leur monde de souffrance.

97 Ibid., p. 125.

98 Ibid., p. 134.

99 Ibid., p. 152.

1 Le temps des hommes, p. 133.

2 Ibid., p. 142.

3 Evadé de la nuit, p. 31.

4 Loc. cit.

CHAPITRE 111

TENTATIVES D'EVASION

Chapitre 111

TENTATIVES D'EVASION

La révolte contre la condition humaine,
p. 83; - contre la société, p. 86;
- contre Dieu, p. 90; - les paradis
artificiels, p. 93; - la résignation,
p. 101; - l'agir, p. 103; - l'ivresse
de vivre, p. 106 - le suicide, p. 108.

Ecoeurés de la vie, privés de Dieu, les personnages de
l'oeuvre romanesque d'André Langevin n'ont plus qu'à choisir
entre les extrêmes de l'alternative sisyphienne: s'évader
de la nuit par le suicide ou bien lutter avec les moyens du

bord"¹. Tous refusent d'abord le suicide. Ils préfèrent lutter contre leur souffrance. Ils se cramponnent à leur existence comme le bûcheron de Lafontaine qui dit: "plutôt souffrir que mourir."² Ils recherchent alors différents projets afin de donner un sens à leur vie. Parmi ces tentatives, aucune ne s'oriente d'abord vers Dieu, l'Eglise ou le christianisme. Ils veulent remplacer Dieu, l'écarter volontairement, afin de trouver sans lui, au seul niveau de l'homme, un absolu humain sur lequel ils puissent ériger un système qui leur permette de réaliser leur rêve de bonheur. Nous verrons que la révolte éclate partout dans l'oeuvre devant l'absurdité de la souffrance. Mais comme cette révolte s'avère inutile, les héros rechercheront l'oubli de la misère humaine dans des paradis artificiels. Enfin, nous constaterons l'échec de plusieurs autres tentatives d'évasion: la résignation, l'action, l'ivresse de vivre et le suicide.

Les héros d'André Langevin qui refusent d'abord le suicide se tournent vers la révolte. En effet, ils s'opposent violemment à toute contrainte ou à toute autorité³. Cette révolte est une tentative complètement à l'opposé du suicide en ce sens que le suicide est une capitulation devant l'existence, tandis que la révolte est l'affirmation du désir de vivre.

-
- 1 Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, Tome IV, p. 52.
 - 2 Lafontaine, Jean de, Les fables, p. 45.
 - 3 Définition du dictionnaire ROBERT.

Ces héros sont prédisposés à la rébellion. L'autorité absente du père fait qu'ils se comportent et se comporteront en délinquants vis-à-vis toute contrainte et toute force dominatrice⁴. Jeunes encore, Jean, Micheline, Alain, Madeleine, Dupas et Claire s'opposent à toute oppression et à toute autorité. Ils renient leur monde et ont "bon espoir de vivre assez longtemps pour en créer un monde meilleur."⁵ Ils disent: "A nous le risque total dans le refus global. (...) La fortune est à nous si nous rabattons nos visières, bouchons nos oreilles, remontons nos bottes et, hardiment fuyons dans le tas, à gauche, à droite."⁶ Ils se révoltent contre leur condition humaine, contre une société organisée qui ne laisse pas le droit de penser et d'agir en toute liberté et surtout ils lancent, comme Prométhée enchaîné, un long cri de révolte contre Dieu qu'ils qualifient de cruel et d'ingrat.

La révolte contre la condition humaine joue un rôle important dans l'oeuvre d'André Langevin et ses héros s'indignent à plusieurs occasions devant un univers qui ne répond pas à leurs aspirations. Ils se révoltent tout aussi bien devant les souffrances physiques que devant les souffrances morales.

Les douleurs physiques et la mort sont pour eux si in-

⁴ Godbout, Cyprien, Roger, André Langevin: Les personnages dans l'oeuvre romanesque, p. 43.

⁵ Lavigne, Jacques, L'inquiétude humaine, p. 174.

⁶ Le Grand, Albert, Littérature canadienne-française, FRAN. 419-RD., Chap. XXIII, p. 8.

compréhensibles, si absurdes, qu'ils ne peuvent s'empêcher de crier leur vive déception. La violence de Pierre Dupas devant les souffrances d'un enfant est tellement forte qu'il refuse de vivre dans une Eglise qui enseigne la noblesse de la souffrance. Il préfère remettre en question toute sa vie de jeune prêtre dans une Eglise structurée et se retire en forêt avec des bûcherons afin d'alléger leur misère humaine. Les deux médecins de Poussière sur la ville ne peuvent admettre non plus les souffrances d'un enfant innocent: Alain conteste la valeur de cette souffrance, tandis que le docteur Lafleur malgré sa foi vive se pose des questions⁷. Les personnages sont encore plus révoltés devant la mort. Au moment de la mort de son père, Jean Cherteffe connaît une détresse profonde qui ne le conduit pas au suicide, mais à une révolte, affirmation de son désir de vivre. Il se laisse "griser par sa propre exaspération"⁸. Le jour des funérailles est pour lui "un jour de colère, d'effroi, de misère totale, un jour long comme une époque et rempli d'amertume"⁹. Ce même désir de vivre le pousse aussi vers un rêve de dépassement, autre manifestation de sa révolte. Surgit alors en lui "un désir irrésistible de mordre"¹⁰ qui le pousse vers Roger Benoit, un ivrogne qu'il veut modeler à sa guise et sur lequel il veut miser sa révolte¹¹.

Les héros ne se révoltent pas seulement devant les dou-

7 Poussière sur la ville, p. 48.

8 Evadé de la nuit, p. 26.

9 Loc. cit.

10 Ibid., p. 60.

11 Ibid., p. 47.

leurs physiques et devant la mort, ils se déchaînent devant de vives souffrances morales comme l'incommunicabilité et la solitude. Madeleine se révolte, à sa manière, contre l'existence solitaire qui lui est faite. Elle va vers un amant puisque son mari ne comble pas ses aspirations amoureuses. Sa révolte devient impitoyable lorsqu'elle découvre que des personnages importants l'ont empêché de réaliser son amour. Son mari avoue alors qu'elle "mordra certainement. (...) ses dépressions se terminent toujours par une coulée de lave, par une éruption imprévisible"¹². En effet, elle se tue après avoir fait feu sur son amant.

Les héros se dressent aussi devant la fatalité qui domine tous les événements. Alain se révolte contre la souffrance et la mort en tant que médecin et contre l'incommunicabilité en tant qu'époux. Sa révolte le conduit vers une immense pitié: pitié pour son épouse malheureuse et pitié pour les malades de sa ville, victimes de la fatalité. Hercule, ivre lui aussi de liberté, se révolte parce qu'il ne peut lutter contre des forces supérieures. Il se heurte "à quelque chose de plus dur que la pierre, à quelque chose qui se moque de ses muscles, de sa ténacité, de son courage de boeuf sans emploi possible, de son orgueil d'un autre âge, de son instinct primitif de posséder et d'appartenir"¹³ et ne peut accepter "de ne plus être vivant encore"¹⁴.

¹² Poussière sur la ville, p. 181.

¹³ L'Élan d'Amérique, p. 183.

¹⁴ Loc. cit.

Les données que nous avons recueillies jusqu'à présent nous ont montré la révolte des personnages face à un univers qui ne répond pas à leurs aspirations. Leur colère est aussi violente que celle de Roger Benoît qui exprime à l'âge de vingt ans son hostilité à l'égard de son monde de souffrance: "Ma hargne et ma fureur atteignirent les proportions de mes soifs inassouvies."¹⁵ Bien plus, les héros d'André Langevin ne se limitent pas à une révolte contre la condition humaine, ils se révoltent aussi contre une société trop oppressive.

La révolte contre cette société opprimante est très importante dans l'oeuvre d'André Langevin qui en dénonce les hypocrisies et les faussetés. Ainsi, la révolte que Borduas "avait manifestée contre la dépossession intérieure, contre tout ce qui empêchait l'épanouissement de l'homme devait porter ses fruits"¹⁶.

Les personnages de l'oeuvre se révoltent contre toute autorité: père dominateur et inhumain, Justice subjective et fausse, Eglise structurée et moralisatrice.

Les héros n'acceptent pas un père absent, trop autoritaire ou même inhumain. Jean Cherteffe, qui revoit en Roger Benoît son père ivrogne, inflige à celui-ci une ruée de coups: crocs-en-jambe et poussées dans le dos. Micheline se révolte aussi contre un père inhumain qui entrave sa liberté en ne lui

¹⁵ Evadé de la nuit, p. 57.

¹⁶ Le Grand, Albert, Littérature canadienne-française, 24e cours.

permettant pas de fréquenter d'autres classes sociales. Elle ne peut accepter que son père ouvre ses lettres personnelles ni que, dans son puritanisme, il prenne plaisir à châtier tous les péchés du monde: aussi décide-t-elle de construire, avec Jean, sa propre vie et de vivre heureuse à sa guise.

Ce juge, père de Micheline et représentant de l'ordre, nous fait entrer dans le monde d'une justice souvent fausse et corrompue. Il est hanté par le "péché de la chair"¹⁷. Depuis vingt ans, le souvenir atroce de l'infidélité de sa femme le harcèle. Son principal souci est de poursuivre cette faute jusqu'à son ombre. Il veut faire payer à tous les accusés et à sa fille ce péché d'autrefois.

Combien de fois n'avait-il pas souffert de ne pouvoir sévir contre les victimes de viol? Pendant vingt ans, la hantise de torturer tout ce qui de près ou de loin touchait au péché de la chair. Le soulagement douloureux à pouvoir arracher des larmes aux filles de rue. L'imagination qui reconstituait avec fidélité les moindres détails d'un attentat à la pudeur. Le juge, qui obligeait les victimes à l'aveu le plus humiliant, exigeait l'exhibition de pièces devant des jeunes filles écrasées sous la honte. Le gémissement qu'il désirait flagellé dans toutes ces affaires. Sa honte et sa souffrance dont il se vengeait.¹⁸

La révolte se manifeste aussi chez les personnages par leur dénonciation d'une Eglise trop matérialiste, trop structurée et même trop moralisatrice.

¹⁷ Evadé de la nuit, p. 145.

¹⁸ Ibid., p. 145.

Quelques-uns d'entre eux pensent que le prêtre est trop souvent préoccupé par l'administration. Pour Monseigneur Major, "l'Eglise était organisée. Elle avait un actif, un passif, des comptes à payer, à recevoir. Les cloches n'étaient pas dans la création. L'Eglise les y avait mises et elles ne battaient pas pour rien. Au cimetière, il y avait la fosse commune et aussi des terrains qui étaient offerts en vente, et cela depuis toujours."¹⁹ Son rêve était de jouer ainsi un grand rôle dans l'Eglise. Il se voyait évêque se promenant dans la grande allée, "crosse en main, mitre sur la tête, bénissant d'un geste large"²⁰. Afin de mieux prouver le manque de sincérité de ce prêtre, André Langevin l'oppose au jeune Dupas, adepte d'une Eglise où le spirituel l'emporte sur le temporel²¹. Pierre Dupas se révolte contre une Eglise trop structurée où le prêtre doit faire du bureau tous les jours de la semaine, recevoir les tarifs funéraires, faire les copies d'actes de naissances. Il préfère le prêtre qui ressemble au "Bon pasteur".

Loin de trouver ce genre de prêtre, certains personnages rencontrent parfois des prêtres hypocrites qu'ils condamnent avec violence. Alain Dubois accuse directement un prêtre moralisateur qui agit en contradiction avec son enseignement. Ce prêtre se permet de juger sa femme, Madeleine, de la qualifier d'orgueilleuse, de femme pour qui le scandale est flatteur. Alain, pour sa part, avoue qu'il ne la juge pas: "je

¹⁹ Le temps des hommes, p. 140.

²⁰ Ibid., p. 145.

²¹ Ibid., p. 153.

lui connais des motifs plus graves, plus profonds"²² et demande au prêtre: "pourquoi jugez-vous alors, quand vous ignorez même quel sera ce jugement qui vous dépasse, quand vous ne savez même pas si ses canons sont les mêmes que les vôtres"²³. L'Eglise ne remplit pas, pour les personnages, son rôle de mère. André Langevin, en même temps que ses personnages, se révolte contre une Eglise qui met la sexualité au premier rang de ses préoccupations, qui accorde trop d'importance aux interdits sur le plan charnel. "Après Borduas, Langevin est peut-être celui qui a revendiqué ce droit au bonheur et à l'amour avec la plus grande franchise, et dans un contexte visiblement contraire à un ordre moral accepté."²⁴

Nous avons vu qu'André Langevin et ses héros se révoltent contre une société hiérarchisée, attachée à des conventions, composée de personnes oublieuses de leur vocation. Pour changer cette société fausse et hypocrite, ils posent des gestes de révolte. Par exemple, Madeleine n'accepte pas sa situation de fille de bourgeois. Elle rejette une société fausse et hiérarchisée qui n'apprécie pas tous les êtres à leur juste valeur. Elle se révolte contre un milieu qui entrave sa liberté et fréquente, contre la volonté de son père, des gens d'une autre classe sociale afin de devenir plus vraie et plus humaine. Toujours dans cette optique, elle se retire en pleine forêt avec Jean pour échapper aux lois et aux con-

²² Poussière sur la ville, p. 161.

²³ Ibid., p. 162.

²⁴ Le Grand, Albert, Littérature canadienne-française, 24e cours.

ventions de la société, car elle trouve ridicule une société où le conformisme domine et préfère une vie simple et sincère qui répond beaucoup plus à ses aspirations.

Les personnages révoltés ne s'attaquent pas seulement à la condition humaine et à la société, ils se révoltent aussi contre Dieu qu'ils qualifient d'injuste comme ils l'ont fait contre une Eglise trop structurée et trop moralisatrice.

Dans un milieu catholique, peu d'auteurs ont osé ainsi braver l'opinion publique et rejeter Dieu. Afin de mieux exprimer les sentiments de ses personnages, André Langevin n'a pas hésité à introduire dans ses romans une révolte franche et audacieuse.

Près du cercueil de son père, Jean Cherteffe perd toutes les illusions entretenues à l'orphelinat et en même temps sa foi en Dieu. Il voudrait "frapper le ciel à poings fermés pour trouver le ressort de cela"²⁵. Sa révolte éclate lorsque le prêtre récite les paroles d'adieux de l'Eglise:

Que signifient ce décor, ces mots, cette amertume que l'on nous promet pour lorsque rien n'existera? Qui, qui peut s'arroger le pouvoir de prononcer jugement sur la pourriture? Qui peut faire retenir des anathèmes à la face du monde pour un seul homme mort? Alors que le mot exister n'a plus de sens que celui d'une impasse: des gestes sans prolongements, sous mille contraintes, un poids sur les épaules et, à la fin de la boue, quand chaque parcelle de peau a été macérée à outrance, un abîme impensable, une virevolte dérisoire sur l'infini du cercle. (...) Pourquoi le

²⁵ Evadé de la nuit, p. 20.

ciel se livrerait-il à des convulsions pour une tristesse si démunie?²⁶

Il se fâche aussi à la mort de Micheline lorsqu'une religieuse tente de lui expliquer la sagesse impénétrable de Dieu. Celui qui a déjà rejeté Dieu et sa justice ne peut admettre qu'il y ait un enfant sans mère²⁷. Sa révolte le conduit alors tout droit au suicide.

A son tour, le docteur Alain Dubois ne peut accepter, à cause de la souffrance, la justice de Dieu. Il s'indigne devant "une justice qui assène elle-même les coups, quitte à se reprendre ailleurs, plus tard²⁸. Il admire le docteur Lafleur, un compagnon de travail, qui continue à croire en Dieu malgré l'absurde, mais essaie quand même de se convaincre de l'impossibilité d'une telle foi en se rappelant la mort d'un enfant, les échecs répétés du médecin et les convulsions d'un enfant malade. Il se dresse encore contre Dieu lorsque, devant la souffrance et la mort de sa femme, il s'impose la pitié. Dans le premier cas, il veut soustraire sa femme à ce qu'il appelle "l'injustice divine"²⁹ et dans le deuxième cas, il désire se dévouer comme médecin auprès des malades de sa ville toujours pour braver Dieu: "Je continue mon combat. Dieu et moi, nous ne sommes pas quittes encore. Et peut-être avons-nous les mêmes armes: l'amour et la pitié .

²⁶ Ibid., p. 26.

²⁷ Ibid., p. 242.

²⁸ Poussière sur la ville, p. 127.

²⁹ Ibid., p. 152.

Mais moi je travaille à l'échelon de l'homme."³⁰

Pierre Dupas se montre aussi très révolté. Il avait cru, à la suite des enseignements reçus au séminaire, en une souffrance noble et pure. Mais devant la mort brutale d'un enfant, il ne retrouve plus de sens à la souffrance et remet en question son rôle de prêtre: la mort n'est plus le seuil d'entrée d'une autre vie, mais un grand échec. Dans un moment de révolte extrême, il décide d'exiger de Dieu la guérison de l'enfant et de refuser avec les hommes une souffrance injuste: "Je me refuse à faire porter sur lui la souillure originelle. Il n'est plus un maillon de cette chaîne qui brûle et est humiliée depuis le début des temps. Je cohabite dans le refus de son corps."³¹ Il se révolte d'abord contre ce qu'il appelle l'injustice de Dieu, puis contre sa condition de prêtre, représentant de Dieu sur la terre. Dans l'Eglise organisée, il se trouve trop en sécurité et décide d'aller vers les hommes au milieu de l'humanité souffrante: "Cette paroi de verre qui le défendait depuis l'âge de raison il avait maintenant une impérieuse nécessité de la broyer. Changer de direction."³²

Ces personnages de l'oeuvre ne veulent donc pas croire en la noblesse de la souffrance. Tout comme Jean Cherteffe, ils disent que Dieu est une consolation dérisoire. Le "bien-

³⁰ Ibid., p. 213.

³¹ Le temps des hommes, p. 143.

³² Ibid., p. 155.

heureux les pauvres, les bossus, les sourds, les mortels"³³ est inacceptable pour eux puisque "les hommes boivent l'éternité à pleine bouche aussi longtemps que la terre ne la leur clôt pas"³⁴.

Les héros qui se sont révoltés contre la société et même contre Dieu ne peuvent pas compter sur les autres pour résoudre l'énigme de leur vie. Ils prennent alors leur destinée en main et se dirigent vers différentes voies: les paradis artificiels, la résignation, l'action, l'ivresse de vivre et enfin le suicide.

Parmi les paradis artificiels les plus recherchés par les héros pour calmer leur révolte et pour atténuer leur souffrance physique et morale, nous étudierons l'alcool, la musique et le rêve.

Les personnages d'André Langevin boivent beaucoup d'alcool afin de remplacer une dure réalité par un bien-être qui contribue à rendre la vie plus douce; ils cherchent, grâce à l'alcool, "à n'être plus, doucement, sans souffrance aiguë"³⁵. L'alcool constitue en effet pour eux une fuite de la réalité. Micheline boit parce qu'elle ne reçoit aucune nouvelle de Jean³⁶ ou parce qu'elle ressent vivement sa solitude³⁷ dans

³³ Evadé de la nuit, p. 154.

³⁴ Loc. cit.

³⁵ Ibid., p. 41.

³⁶ Ibid., p. 163.

³⁷ Ibid., p. 215.

"l'intention évidente de noyer ses pensées"³⁸. Quant à Yolande, elle buvait un premier verre "avant le repas du soir parce qu'elle avait le cafard et que l'alcool lui permettait de changer les couleurs du bar, de le peupler d'ombres aimées portant le smoking et offrant des bijoux démesurés. (...) L'alcool et l'univers qu'il créait étalent une fuite."³⁹ Les hommes boivent plus que les femmes. Eux aussi, ils veulent oublier ou fuir leur vie misérable. Pour oublier que sa femme le trompe, Alain "s'injecte de l'indifférence"⁴⁰. Gros Louis "but rapidement pour ne plus penser à Yolande, à Laurier"⁴¹; Dupas, avec un peu d'alcool dans les veines, "cherchait le contact, il fuyait ses propres pensées"⁴²; et Hercule se saoulait à son tour pour oublier sa vie ratée⁴³.

Les personnages boivent pour s'étourdir, pour atteindre une "sensation de vertige"⁴⁴, vertige qui efface certainement la réalité. Certains personnages cherchent dans l'alcool une perte de conscience totale afin d'anéantir complètement la réalité. Après le départ de Roger Benoît, dans un désespoir profond, Jean est pris d'un "désir rageur de perdre conscience, de ne plus exister"⁴⁵. Il pense alors que l'alcool lui permettra de réaliser ce désir d'anéantissement.

36 Ibid., p. 163.

37 Ibid., p. 215.

38 Ibid., p. 163.

39 Le temps des hommes, p. 11.

40 Poussière sur la ville, p. 170.

41 Le temps des hommes, p. 57.

42 Ibid., p. 116.

43 L'Élan d'Amérique, p. 136.

44 Evadé de la nuit, p. 135, 236.

45 Ibid., p. 64.

Si les personnages veulent fuir la réalité, c'est qu'ils veulent embellir leur vie, la rendre plus douce ou plus supportable, lui donner "une intensité qui permette de s'en accommoder"⁴⁶. Alain décrit bien les promesses d'une bouteille de whisky: "Elle est pacifiante comme le feu dans la cheminée, le cigare blond, une pelisse de fourrure. Elle promet la douce tranquillité de l'homme d'âge moyen qui déjà a des rentes. Buvez et vous serez cossus, rassérénés. Le goût fade qui devient âcre, la chaleur nouvelle, vivifiante dans les veines."⁴⁷ Ces promesses se réalisent pour lui, car le whisky sait apprivoiser sa rage et la transformer en pitié: "L'alcool me rend sage, abolit ma dureté, ouvre toutes grandes les écluses de ma pitié. Autrement, je renoncerais peut-être à l'apprentissage de la sainteté."⁴⁸ L'alcool pacifiant sait aussi rendre la vie plus douce aux bûcherons. En forêt, à la fin d'un dur hiver, ils buvaient "pour éteindre la rage qui dévorait leurs nerfs et leurs muscles"⁴⁹. Cet alcool qui magnifie tout⁵⁰, qui embellit la vie, sait rendre l'homme plus humain. N'est-ce pas l'idée d'Alain lorsqu'il dit de Jim à la fin de Poussière sur la ville: "Est-ce qu'il s'humanise? Il se saoule maintenant."⁵¹

L'alcool ne permet l'évasion que pour un temps seulement, car les personnages se retrouvent, après leur fuite, dans la

46 Ibid., p. 51.
 47 Poussière sur la ville, p. 101.
 48 Ibid., p. 174.
 49 Le temps des hommes, p. 111, 112.
 50 Evadé de la nuit, p. 219.
 51 Poussière sur la ville, p. 213.

vie réelle avec leurs problèmes et leurs misères⁵². Après avoir bu de l'alcool, certains personnages se sentent "moroses"⁵³ et d'autres ressentent du "vide à l'âme"⁵⁴. Ce baume, si souvent passager, peut aviver la souffrance au lieu de l'annihiler. En prenant un verre de whisky, après la mort de sa femme, Alain a l'impression d'"avaler de l'amertume"⁵⁵. Rien, même "l'eau dorée"⁵⁶ n'a pu faire oublier à Jean le cauchemar de la nuit passée près du cercueil de son père. "L'alcool recréait en couleurs de feu le visage du cadavre qui le pourchassait jusque dans son sommeil, en juxtaposition aux images d'autrefois."⁵⁷

La musique, comme l'alcool, est un moyen de s'évader, un moyen d'embellir la vie réelle puisqu'elle peut couvrir "la vie d'un voile rose"⁵⁸. "Elle donne une nouvelle dimension à l'univers. Elle superpose aux êtres et aux choses une image qui les rend plus doux, moins hostiles. Elle communique un prodigieux afflux de vie."⁵⁹ Elle crée la dimension "d'un monde sans inquiétude, non fissuré"⁶⁰. Comme le dit si bien Paulette Collet, "Langevin parle de la musique comme d'un liquide qui envahit les pièces de la maison, glisse sur les murs, les corps, pénétrant certains, laissant d'autres intacts. Cette

52 Evadé de la nuit, p. 220, 224.

53 Ibid., p. 51.

54 Ibid., p. 224.

55 Poussière sur la ville, p. 201.

56 Evadé de la nuit, p. 222.

57 Ibid., p. 63.

58 Poussière sur la ville, p. 145.

59 Ibid., p. 71.

60 Evadé de la nuit, p. 50.

image frappante et originale revient plusieurs fois dans les trois romans et montre que pour certains êtres, la musique est comme une enveloppe qui les isole de la dure réalité."⁶¹

La musique d'orgue permet à Pierre Dupas de replonger dans son passé et de trouver séduisante une tranche de vie qu'il s'efforçait d'oublier. Cette musique embellit tout, même la laideur de la salle où il se trouve, elle y crée "une atmosphère cristalline, pure"⁶². Il y a dix ans, ce prêtre avait choisi de vivre parmi les bûcherons pour mieux fraterniser avec eux, mais rien ne s'était encore produit puisqu'une véritable communication entre ces hommes des bois et lui n'avait pas été possible jusqu'à maintenant. C'est la musique qui l'assure de la vérité de sa décision. Cette phrase d'autrefois: "nous ne sommes pas de ce monde"⁶³, à laquelle il avait donné tant d'importance, "la musique la rendait presque séduisante."⁶⁴

La musique fait plus qu'embellir la vie des héros, elle les transporte quelquefois dans un autre univers. La musique née des doigts de Micheline "créait un temps et un espace neufs"⁶⁵, elle imposait "une valeur d'éternité"⁶⁶. Madeleine est aussi transfigurée par la musique. Son mari nous dit qu'elle s'absente d'elle-même, qu'elle se dédouble et même connaît une autre vie lorsqu'elle entend la musique d'un juke-

⁶¹ Collet, Paulette, Les sensations chez Langevin, p. 70.

⁶² Le temps des hommes, p. 42.

⁶³ Ibid., p. 43.

⁶⁴ Loc. cit.

⁶⁵ Evadé de la nuit, p. 234.

box⁶⁷. Quant à Claire, "les longues vibrations entêtantes des guitares, scandées par les instruments de percussion et les aboiements des voix, la disloquent"⁶⁸. On ne la reconnaît plus, car elle vit dans "un espace et un temps aux frontières abolies"⁶⁹.

Cependant ces quelques instants de bonheur sont de courte durée. Parfois ils ne permettent même pas l'évasion. Yolande avait l'habitude de chercher l'ivresse d'une évasion dans la musique. Mais un certain soir, même si le décor était le même, elle ne pouvait retrouver l'atmosphère enchantée de l'évasion. "Les chansonnettes, le whisky, la pénombre de la petite salle étaient impuissants. (...) Le jeu était enrayé, la boîte d'images hermétiquement close."⁷⁰ Parfois la musique provoque des sentiments tristes et douloureux. Pour Antoine, "les notes de la maudite berceuse, au piano de la maison de Scottville, tissent mille fils gluants qui le tirent vers l'arrière, l'emplissent de laine."⁷¹ Ces exemples montrent bien que la musique n'embellit la vie des héros que par moments et pour un temps limité.

Le rêve permet, comme les autres tentatives d'évasion, d'embellir et d'idéaliser la vie. Il permet de vivre dans un autre monde. Certains personnages de l'oeuvre se réfugient

⁶⁷ Poussière sur la ville, p. 36.

⁶⁸ L'Élan d'Amérique, p. 54.

⁶⁹ Loc. cit.

⁷⁰ Le temps des hommes, p. 13.

⁷¹ L'Élan d'Amérique, p. 57.

souvent dans l'irréel pour échapper à l'ennui de vivre. Pendant les absences de Jean, Micheline "s'était créé une fable qu'elle avait enrichie chaque jour: il était allé secourir un père malade, conquérir la gloire, défendre des infortunés et quoi encore!"⁷² De même, Madeleine remplit sa vie de cette précieuse ivresse. Alain, son mari, avoue qu'il n'a "jamais trouvé vulgaire ce goût qu'a Madeleine pour la romance"⁷³. Les bûcherons, dans la solitude de la forêt, rêvent parfois qu'ils pourront peut-être connaître "autre chose que la nécessité"⁷⁴. Enfin, Yolande et Marthe trouvent aussi dans le rêve le moyen d'idéaliser leur vie: Yolande rêve souvent à des amants imaginaires qui sauraient réussir mieux que son mari dans les jeux de l'amour et Marthe imagine, depuis dix ans, son amour avec Dupas.

Le rêve permet à d'autres personnages de vivre dans un monde imaginaire. Il remplit toutes les journées du jeune Claude Benoît cloué sur un lit d'hôpital. Ce jeune vit continuellement dans un autre monde. "Lorsqu'il est seul, il est toujours plongé dans un rêve intense dont il ne s'éveille qu'avec, dans les yeux, une nostalgie qui fait mal."⁷⁵ Jean Cherteffe recherche lui aussi un pays où tout est favorable. A l'orphelinat, il avait imaginé un père puissant et fort, un Dieu qui lui permettait de vivre ailleurs, dans un monde où la tendresse était toujours présente. Enfin, Claire Peabody sous

72 Evadé de la nuit, p. 191, 192.

73 Poussière sur la ville, p. 62.

74 Le temps des hommes, p. 62.

75 Evadé de la nuit, p. 82.

la douche se sent libre, détendue et sans poids. Elle aime vivre ces moments où "absente à elle-même, elle flotte dans un temps circulaire, totalement lisse, sans point de rupture possible"⁷⁶. Les personnages désirent donc fuir la réalité, sortir du gouffre par le rêve.

Mais "la vie n'accorde jamais au rêve que l'amorce nécessaire à sa déflagration"⁷⁷. Cette évasion, tentative, pour les personnages, de transformer une vie de souffrance en un bonheur inventé, finit toujours par un échec.

Pour Jean, l'image rêvée de son père se trouve en contradiction avec l'image réelle et pour le jeune malade Claude, la présence de son père ivrogne vient briser son rêve d'un monde plus heureux. Quant à Marthe et Yolande, leurs rêves se terminent lamentablement: Marthe découvre que celui qu'elle aime est un prêtre et Yolande, qui avait trouvé en Gros Louis l'homme de sa vie, apprend bientôt sa mort. Enfin, Claire doit quitter sa cabine de douche, son "refuge de brouillard"⁷⁸ pour "retomber sur le continent fantôme, peuplé de loups éventrés par le vent et hurlant leur agonie sans mort possible"⁷⁹. La vie réelle et la vie rêvée "ne sont pas meilleures l'une que l'autre. Dans l'une l'on hait, travaille, vieillit, dégénère, meurt. Dans l'autre on vole furtivement des joies. Dans l'autre on tue son âme pour l'avoir offerte sans avoir connu qu'on pouvait la donner."⁸⁰ Parce que

76 L'Élan d'Amérique, p. 8.

77 Ibid., p. 23.

78 Ibid., p. 27.

79 Loc. cit.

80 Évadé de la nuit, p. 213, 214.

cette tentative d'évasion ne donne pas l'oubli perpétuel ou n'impose pas un nouveau monde, elle ne peut apporter aux personnages de l'oeuvre le bonheur recherché.

Les personnages qui ont demandé à l'alcool, à la musique et aux rêves une vie heureuse dans des paradis artificiels n'ont trouvé que des palliatifs, des philtres d'oubli qui n'ont pas réussi à embellir leur vie. En effet, après quelques instants de bonheur, ils replongent jusqu'au plus profond de leur nuit. Voilà pourquoi leur révolte surgit alors plus intense et plus angoissante.

Désespérés, ils se dirigent vers d'autres tentatives d'évasion: la résignation, l'agir, l'ivresse de vivre et le suicide, autres moyens recherchés par des héros pour essayer d'échapper à la souffrance et de trouver enfin le chemin du bonheur.

La résignation aidera-t-elle l'homme à vivre heureux? Le cheminement d'un personnage du premier roman, Roger Benoît, peut à cet égard être significatif.

Avant vingt ans, il a vu avec lucidité l'absurdité de sa vie et le néant de son existence:

J'avais compris qu'il n'y avait rien d'autre à obtenir de la vie qu'une immense banqueroute où se perdent les démarches les plus nobles comme les actes les plus bas. Je compris que nous étions façonnés par la vie plutôt que nous ne la dirigeons, que tout se confond dans un néant dont nulle puissance ne fait le compte, que nos cris n'éveillent au-

cun écho, que l'homme s'était forgé des
mythes géniaux pour pouvoir croire en son
esprit.⁸¹

Maintenant il injurie les dieux. Comme sa révolte ne le conduit pas au bonheur souhaité, il décide de s'enfermer dans une résignation qui sera de fait une démission devant la vie. Il laisse "couler sa souffrance sans plus tenter de s'y opposer"⁸². Tout lui est indifférent: il n'a plus d'espoir ni de désespoir. Il se laisse vivre, sans révolte, dans sa maigre existence. Son âme, son visage et ses agissements sont marqués par la résignation. Il semble même attendre continuellement: on le voit de longues heures immobile dans un fauteuil ou devant un cahier noir où il écrit une suite de mots vides de sens. Dans cette résignation, il réussit presque à vivre heureux puisqu'il n'y a "pas d'abîme, ni noblesse, ni dégénérescence"⁸³. Il dit comme tous les résignés: "Nous envisageons la vie dans son absolu: c'est-à-dire que nous en voyons la naissance et la mort. Nous créons le vide entre les deux pôles. Nous nous regardons nous consumer."⁸⁴

La résignation de Roger Benoit aboutit peu à peu à son naufrage. L'intrusion de Jean Cherteffe dans sa vie ne l'a pas changé, mais n'a contribué qu'à le bouleverser. Il est désormais incapable, comme auparavant, de vivre sans se poser de questions. Il n'offre plus "aucune prise avec la vie"⁸⁵

81 Ibid., p. 57.
82 Ibid., p. 103.
83 Ibid., p. 52.
84 Ibid., p. 52.
85 Ibid., p. 98.

et se dirige vers la mort. Cette résignation, venue du dégoût de l'existence, ne peut conduire au bonheur.

En même temps que la résignation, nous découvrons un autre absolu humain, l'agir, qui s'oppose complètement à la passivité de la résignation. Dans l'étude de cet aspect, nous suivrons attentivement la vie de Jean Cherteffe, qui s'est cru en possession d'un pouvoir divin et créateur.

A la mort de son père, Jean découvre, non pas le Dieu de son enfance, mais un homme faible, ivrogne et surtout mortel. Cette grande déception donne naissance à sa recherche existentielle. L'action devient alors pour lui le meilleur moyen de changer le monde. L'exemple de son frère, Marcel, affichant "une philosophie de l'action pragmatique qui lui permet de vivre dans un monde stable, prévisible, où la volonté personnelle façonne le destin"⁸⁶, l'amène à se lancer dans l'action pour découvrir de nouvelles dimensions humaines. C'est pour cette raison qu'il décide de forger à sa manière le destin d'une autre personne, Roger Benoit, vil et ivrogne, pour le transformer, lui redonner une âme:

Sur ce compagnon miraculeusement choisi dans une foule sans grâce, il allait miser sa révolte et peut-être, grâce à lui, se libérer d'un passé qu'il n'avait pas élu, de liens tissés à son insu. (...) Jouer le tout pour le tout, mais avec lucidité, avec ordre. Recréer une âme, sans amour, sans pitié surtout.

⁸⁶ Saint-Jacques, André Langevin aux prises avec le temps, dans Études littéraires, août 1969, p. 159, 160.

Et, pour enjeu, sa propre résolution
dans un monde indéchiffrable.⁸⁷

Ce n'est pas une tâche facile de modeler Roger Benoit comme
"un bloc de glaise"⁸⁸.

Choisir un être vivant déshumanisé et solide-
ment exaspéré, empli d'une immense rancœur
et incapable de la satisfaire; (...) l'as-
sainir, graduellement lui rendre sa force,
son sang et son âme d'être neuf.⁸⁹

Se fiant à son seul courage, à son propre raisonnement pour
façonner lui-même son destin, il propose aux hommes de deve-
nir, à son exemple, des dieux. Quand il essaie de convaincre
Roger Benoit de la nécessité de l'action: "Frappez cette lam-
pe et elle se brisera. Quel autre pouvoir espérez-vous?
Renverser les dieux? Mais vous êtes dieu. L'univers vous
appartient, mais vous vous en chargez les épaules plutôt que
de le fouler. M'entendez-vous, vous êtes dieux?"⁹⁰, nous a-
vons bien l'impression que non seulement il n'a pas besoin de
Dieu, mais qu'il se croit l'égal de Prométhée, de Dieu.

La mort de Roger Benoit vient pourtant briser toutes
ses illusions. Il se replonge dans un monde "inquiet, quasi
halluciné, sans espoir et sans joie"⁹¹. Il retombe dans sa
nuit. Mais il croit tellement en un bonheur possible qu'il
s'accroche une deuxième fois à un nouvel espoir. Il tente
d'éclairer sa nuit, grâce à l'amour, nouvelle façon pour lui

87 Evadé de la nuit, p. 47, 48.

88 Ibid., p. 90.

89 Ibid., p. 64.

90 Ibid., p. 60.

91 Ibid., p. 116.

d'exprimer son désir de domination. Il va vers Micheline et lui demande son aide. Au moment de la naissance de son enfant, il remet en question son pouvoir divin et découvre alors un autre chemin à suivre: "Pourquoi s'acharnerait-il à trouver un sens maintenant? Il y était engagé et le chemin parcouru se fermait derrière lui, s'effaçait dans une mer de sable qui ne conservait même pas trace de ses pas. Et pour la première fois, il voyait sa voie, rectiligne jusqu'à la mort."⁹² La mort de Micheline vient en effet confirmer son échec. Impuissant à repousser l'image du cadavre de son père qui le suit partout, l'autre, "ce vautour qui le rongait sans qu'il pût espérer de pouvoir jamais l'assouvir"⁹³, Jean Cherteffe demeure emmuré dans sa noire prison. Il retombe dans "ce monde blafard et sans consistance au sein duquel il avait si souvent refermé des mains froides sur une lumière aussitôt happée par les ténèbres"⁹⁴. Il n'espère plus maintenant et décide d'en finir avec la vie puisqu'à "chaque élan en avant il lui fallait fendre une muraille plus épaisse"⁹⁵. Ces échecs accumulés, le suicide de Roger Benoît et la mort de Madeleine le conduisent inévitablement au suicide. Il avait décidé de poser des gestes de créateur pour vivre heureux, mais il s'est détruit et a détruit les gens de son entourage.

Après l'étude de ce personnage, nous pouvons conclure avec J.M. Grevillot, que l'homme est "quelqu'un qui projette

92 Ibid., p. 234.

93 Ibid., p. 63.

94 Ibid., p. 43.

95 Ibid., p. 245.

d'être Dieu et qui sera toujours insatisfait parce qu'il ne pourra jamais l'être"⁹⁶.

Les échecs de la résignation et de l'action créatrice nous amènent à examiner une troisième tentative d'évasion, l'ivresse de vivre, qui pourrait peut-être permettre encore à l'homme de s'évader, c'est-à-dire, de s'échapper de sa condition misérable.

C'est surtout le personnage principal de Poussière sur la ville, Madeleine, qui a recours à cette forme d'évasion. Elle vit en effet intensément pour trouver un peu de bonheur. Son goût du risque en voiture fournit un exemple de son ivresse de vivre. Sur le chemin conduisant à Macklin, elle demande à son mari de la laisser peser sur l'accélérateur de la voiture. La vue d'un train la rend heureuse. Fiévreusement, elle "couche la route sous elle"⁹⁷ et passe dangereusement quelques secondes avant la locomotive. Cet instant vécu avec frénésie est pour elle un bonheur et même une extase⁹⁸. Son mari avait donc raison de dire "qu'elle ne goûte jamais avec économie"⁹⁹ et "qu'elle exprime le suc de tout dès l'abord"¹. Si elle vit intensément et en toute liberté, c'est pour fuir sa souffrance². "Elle n'hésite pas à écraser dans sa course effrénée tout ce qui s'oppose à sa volonté."³ Elle vit même

96 Grevilliot, Jean-Marie, Les grands courants de la Pensée contemporaine, p. 51.

97 Poussière sur la ville, p. 21.

98 Ibid., p. 22.

99 Ibid., p. 17.

1 Loc. cit.

2 Ibid., p. 68.

3 Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, p. 166.

comme si Dieu n'existait pas et veut bâtir elle-même sa vie. Elle possède toutes les caractéristiques d'une personne qui vit la liberté. "Etre libre, en effet, c'est selon la définition de J.-M. Grevillot, faire sa voie soi-même suivant sa seule initiative; c'est donc se refuser à admettre qu'il existe un Bien et un Mal, quelqu'un qui puisse nous donner des ordres"⁴. Assurée, comme l'écrit Camus, "de sa liberté à terme, de sa révolte sans avenir et de sa conscience périssable"⁵, elle vit chaque moment en profitant des plaisirs qui peuvent faire oublier la misère. Elle agit selon la formule de Camus: "Il y a la vie, toujours bonne à prendre, et il y a la mort. C'est simple. Puisque nous allons mourir, vivons au jour le jour, ne boudons aucun des plaisirs qui se présentent. Il faut parler pour le bonheur."⁶ Comme un animal sauvage, elle veut vivre heureuse à chaque instant, l'avenir ne l'intéresse pas. Spontanée, sensuelle, elle vit avec avidité tous les moments de bonheur. Ces paroles de son mari: "Madeleine, jeune et libre, d'une liberté quasi animale"⁷ caractérisent bien l'ivresse de vivre de ce personnage. Elle ne désire que son propre bonheur, les autres n'existent pas. Elle trompe ouvertement son mari avec Richard Hétu sans se laisser gêner par le scandale et réalise ainsi, en toute liberté, tous ses désirs de femme.

⁴ Grevillot, Jean-Marie, Les grands courants de la Pensée contemporaine, p. 22.

⁵ Camus, Albert, Le mythe de Sisyphe, p. 93.

⁶ Blanchet, André, La littérature et le spirituel, p. 198.

⁷ Poussière sur la ville, p. 16, 17.

Si l'ivresse de vivre peut aider, dans certaines occasions, à oublier la réalité, il ne faut pas croire que les personnages trouvent dans cette formule une solution au problème de l'inquiétude humaine. Elle peut faire oublier pour un moment les misères, mais elle n'apporte pas de réponse à la question: Comment s'évader de la nuit?

Madeleine, par exemple, qui a réussi pour un temps à s'éloigner du suicide par ce genre de vie, est forcée finalement de se diriger vers la mort. C'est la souffrance insupportable qui lui a fait choisir cette dernière solution: "Qu'est-ce, si ce n'est la souffrance, qui l'a conduite à la mort?"⁸ Et son échec d'évasion avait déjà été pressenti par Alain: "Je la vois morte sans avoir été heureuse, morte désespérée parce qu'elle n'atteindra jamais ce qui l'aurait comblée, morte toute seule avec son ardeur inassouvie, son petit corps contracté dans un dernier spasme de fierté."⁹ Pour elle, vivre intensément et en toute liberté de façon à échapper à la souffrance et à se griser de la vie, n'a pas résolu le problème de sa misère humaine.

Nous avons vu que chaque tentative d'évasion pour les personnages d'André Langevin se termine lamentablement par un échec. Après un essai loyal pour échapper à leur monde de souffrance par la résignation, l'action et l'ivresse de vivre, Roger Benoit, Jean Cherteffe et Madeleine retombent dans leur

⁸ Ibid., p. 199.

⁹ Ibid., p. 152.

monde de grisaille, vaincus ou écrasés par les choses qui les dépassent, comme l'écrit W.E. Collin:

From Marcel's military experience Langevin draws out the psychological principle of his hero's fall: "When they meet things that overpower them by their enormous grandeur, these men's faces take on the appearance of defeated creatures. "In their consciences they are scared animals Marcel could command them as long as he saw them as masks. After strangling the girl he had a death on his conscience. It unnerved him. He could no longer command his men. He was exposed marked for death.¹⁰

Encerclés, emmurés, dans d'épaisses ténèbres, ils se dirigent vers le suicide, acte ultime de désespoir, mais en même temps seul refuge possible. La mort est pour eux comme un nouvel élan vers l'absolu, un nouveau remède à leur souffrance trop vive et intolérable.

Tous trois suivent une démarche analogue. Roger Benoit, après un premier refus du suicide et une recherche du bonheur dans la résignation, se tourne à nouveau vers la mort, suprême tentative d'évasion, au moment où il n'entrevoit plus une seule lueur d'espoir. Jean Cherteffe essaie lui aussi de

¹⁰ Collin, W.E. André Langevin and The Problem of Suffering dans Tamarack Review, Winter 59, p. 84. De l'expérience de Marcel à la guerre, Langevin en tire le principe psychologique de l'échec de son héros: "Quand ils rencontrent des situations qui les dominent, le visage de ces hommes prend l'apparence de créatures vaincues." Dans leur conscience ils sont des animaux apeurés. Marcel pouvait leur commander aussi longtemps qu'il les voyait comme des personnes étrangères. Après avoir étouffé la petite fille, il avait une mort sur la conscience, ce qui lui fit perdre son sang froid. Il ne pouvait plus commander à ses hommes. Il était marqué par la mort.

trouver le bonheur en se créant une vie prométhéenne, mais sa recherche de l'amitié et de l'amour échoue lamentablement. Il ne découvre plus de raison de vivre. Dans la nuit, un "crêpe devant les yeux"¹¹, il choisit le seul moyen qui lui reste, le suicide. Madeleine se donne aussi la mort après avoir tenté vainement de vivre le plus intensément possible. Ni la résignation, ni l'agir, ni l'ivresse de vie n'ont réussi à les détourner du suicide. Ce sont ces expériences d'évasion qui, selon nous, les ont conduit peu à peu à la mort. Ces héros, noyés dans leur souffrance, vaincus par la vie, choisissent comme dernière tentative, la seule solution qu'ils estiment logique et qui est pour ainsi dire le dernier cri du désespéré, le suicide.

Les héros d'André Langevin ont essayé en vain de s'évader de leur nuit. Ils ont d'abord refusé Dieu qui demande d'accepter la souffrance dans l'espoir d'un au-delà meilleur, puis se sont distraits momentanément dans des paradis artificiels comme l'alcool, la musique et le rêve. Ils se sont aussi jetés, sans succès, dans l'aventure de la résignation, de l'agir, de l'ivresse de vie et même dans le suicide pour échapper à un sort si injuste et pour s'évader ainsi de leur nuit.

Le désespoir est-il inévitable? Le suicide pourrait sembler l'ultime et unique moyen d'échapper à la souffrance. Mais on découvre dans l'oeuvre d'André Langevin d'autres personnages qui cherchent d'autres voies. Les suicides de Roger Benoît,

¹¹ Évadé de la nuit, p. 144.

de Jean Cherteffe et de Madeleine ne constituent pas le dernier mot de l'auteur. Malgré des départs difficiles, des recherches sincères mais ardues, certains personnages arrivent à vivre et à suggérer d'autres tentatives d'évasion qui pourraient déboucher sur des lueurs d'espoir.

CHAPITRE IV

LUEURS D'AUBE

Chapitre 1V

LUEURS D'AUBE

Dieu, p. 114; - l'amour, p. 124; - la nature, p. 126.

Des titres de romans comme Évadé de la nuit et Le temps des hommes nous donnent d'abord l'impression que l'auteur et ses héros vont résoudre, sans l'aide de Dieu, au niveau de l'homme, le problème de la souffrance, mais des échecs répétés nous font conclure qu'ils ont fait fausse route, qu'ils ne peuvent découvrir de lumière. Les dernières pages du roman Le temps des hommes nous montreront enfin un chemin, un espoir, une raison de vivre, un remède à la souffrance. Dans ce mon-

de où l'on côtoie un abîme de désespoir se lèvera une aurore située cette fois au-delà du terrestre. Suivons l'ordre chronologique de l'oeuvre pour découvrir l'évolution spirituelle de l'auteur et de ses personnages.

Nous remarquons, dès le premier roman, des faits susceptibles de nous faire supposer que l'auteur arrivera graduellement à Dieu. Jean-Paul Pinsonneault a écrit dès la publication du premier livre d'André Langevin: "On ne dira jamais assez toute la pestilence de cet ouvrage où Dieu est ignoré, la morale traitée avec la plus cavalière impudence, le mariage relégué au rang d'inventions désuètes, l'Eglise souillée avec un cynisme éhonté."² Nous ne pouvons condamner Jean-Paul Pinsonneault d'avoir écrit un jugement si sévère à la sortie du premier roman d'André Langevin. Ce jugement, nous pourrions le répéter, si nous ne connaissions que le premier roman, Evadé de la nuit, mais nous sommes forcés de le réviser après avoir étudié l'ensemble de l'oeuvre. A travers les lignes du premier roman, nous découvrons déjà un fil conducteur, une lueur annonçant la réponse au problème de la souffrance. L'on y voit Jean Cherteffe prier le Dieu de son enfance². Il confond même son père de la terre avec celui du ciel. A l'âge de vingt ans, devant la mort, la souffrance devient si monstrueuse et si vaine qu'il rejette ses

1 Pinsonneault, Jean-Paul, Evadé de la nuit dans Lectures, décembre 1951, p. 175.

2 Evadé de la nuit, p. 18

deux pères impuissants à le secourir. L'athéisme devient la première étape de son long cheminement. Le Dieu, rejeté par Jean, ne semble pas cependant totalement absent de la pensée de l'auteur. Ne nous montre-t-il pas en effet que ce héros n'est pas Dieu, qu'il ne peut le remplacer et qu'en se faisant créateur à sa place, il se dirige volontairement vers le suicide?

Notre recherche nous amène à découvrir dans Poussière sur la ville des indications sur la pensée de l'auteur. Celui-ci nous présente des âmes qui portent en elles l'espoir. Le docteur Alain Dubois, qui n'accepte pas la justice de Dieu, se pose pourtant des questions sur cette justice. Il admire son compagnon de travail, le docteur Lafleur, qui "s'incline avec une humilité réelle devant l'absurde parce que sa foi l'éclaire"³. Il souffre de ne pas avoir sa sérénité et ses certitudes: "Nous vieillissons tous autour de lui, nous nous flétrissons et il demeure innocent. Rien dans sa vie qu'il pourrait renier. La voie s'est toujours tracée droite devant lui. Il n'a jamais hésité, pris ces chemins qui ne conduisent nulle part, ces culs-de-sac où nous demeurons emprisonnés pour la vie. Il voit une lumière, lui."⁴ Il semble même regretter de ne pas avoir sa foi: "sa foi douloureuse me fascine"⁵. Ce désir d'avoir la même assurance que le docteur Lafleur est déjà la réponse qu'apportera Pierre Dupas au pro-

³ Poussière sur la ville, p. 48.

⁴ Ibid., p. 126, 127.

⁵ Ibid., p. 48.

blème de la souffrance. Langevin, comme l'écrit Yvon Maurice, "a réussi à montrer, par des attitudes contrastantes des deux hommes, la paix béatifiante que la foi introduit dans une vie d'homme et l'angoisse que son absence apporte inévitablement"⁶. Une autre réflexion d'Alain prépare aussi la solution que présentera Pierre Dupas dans Le temps des hommes. Lorsque le curé se permet de juger scandaleuse son attitude et celle de sa femme Madeleine, Alain lui parle alors de l'existence et de la transcendance de Dieu: "Pourquoi jugez-vous alors, quand vous ignorez même quel sera ce jugement qui vous dépasse, quand vous ne savez même pas si ses canons sont les mêmes que les vôtres."⁷ Enfin, lorsqu'Alain Dubois décide, après la mort de Madeleine, de continuer un métier "où la pitié peut sourdre sans qu'on l'appelle"⁸, nous voyons encore une fois poindre à l'horizon des indices d'ouverture au spirituel. Bien plus, cet oubli de soi, ce dévouement, cet amour du prochain qui éclate à la fin de l'oeuvre indique bien qu'André Langevin et ses personnages sont tout près de Dieu. "Que le monde atrocement vide d'Evadé de la nuit s'ouvre à cette communication, à la douleur des hommes, j'y vois le signe d'une vitalité qui nous ménage sans doute des riches découvertes"⁹, nous dit Gilles Marcotte dans un article sur André Langevin.

Le temps des hommes, le roman le plus important pour

⁶ Maurice, Yvon, André Langevin, romancier de l'inquiétude humaine, p. 55.

⁷ Ibid., p. 162.

⁸ Ibid., p. 213.

⁹ Marcotte, Gilles, L'oeuvre romanesque d'André Langevin dans Une littérature qui se fait, p. 53.

l'étude de l'évolution spirituelle de l'auteur, nous présente ces "riches découvertes". D'abord André Langevin amorce une nouvelle orientation qui consiste en une recherche de fraternité désirée comme un absolu. L'échec de fraternité avoué dès le début du roman avec un prêtre comme personnage principal et surtout le titre du roman tiré de cette lamentation que Job adresse à Dieu: "Tes jours sont-ils les jours de l'homme et tes années comme le temps des hommes?"¹⁰ ne laissent-ils pas supposer que pourrait un jour arriver le temps de Dieu? Cette intuition se précise lorsque nous suivons le long périple de Pierre Dupas qui désire ardemment et constamment soulager les misères humaines, qui refuse, même dans la souffrance, de se laisser acculer au suicide comme les autres personnages, victimes de la souffrance. Il accepte sa condition humaine parce qu'il a découvert la valeur rédemptrice de la souffrance. C'est grâce à ce personnage que nous pourrions suivre l'évolution spirituelle de l'auteur. En effet, celui-ci ne se contente pas de descriptions truculentes, il aboutit avec Pierre Dupas à une vision salvatrice de la souffrance.

Très jeune encore, Pierre Dupas décide de devenir prêtre parce que l'idée de rendre service le hante. Au séminaire, il apprend à découvrir la justice de Dieu et la noblesse de la souffrance: "Il avait cru à une âme dont la souffrance n'était point laide, sale, révoltante, mais pure, exaltante."¹¹

¹⁰ Le temps des hommes, p. 185.

¹¹ Ibid., p. 65.

Nous voyons que cette croyance, il l'accepte et la garde jusqu'à la prêtrise:

Entre ses mains il tenait Dieu, le Corps et le Sang de Dieu, don prodigieux qu'il avait pouvoir d'accorder. Dieu allait habiter le corps humilié, Dieu qui avait pris toute souffrance à son compte, qui avait subi l'angoisse de l'agonie, qui avait donné un sens et une fin à la souffrance!!! Dieu fait homme, qui avait ressenti toute souffrance dans une chair d'homme et l'avait purifiée par l'amour. Divine économie de l'amour qui évitait à la souffrance de se perdre, d'être gratuite. La folie de la Croix et la folie de cet enfant agonisant s'unissaient dans l'hostie qu'il tendait à la bouche déformée par un rictus. 12

Mais devant les souffrances atroces d'un enfant innocent, cette foi solide chancelle: il cesse "de comprendre en se brisant au lien vibrant de la souffrance"¹³. Dans un immense défi, il ordonne alors à Dieu de guérir l'enfant. Comme Roger Benoît, Jean Cherteffe et Madeleine, il se fait Dieu, car il décide à sa place "du juste et de l'injuste"¹⁴. Il nie par le fait même la rédemption en disant à Dieu: "les souffrances de l'enfant sont inutiles, il est pur et vous le torturez en vain"¹⁵. Ne pouvant plus prier, ni vivre sa vie de prêtre, il décide donc de quitter l'Eglise organisée pour "Aller à Dieu par les hommes."¹⁶

Après dix ans de vie parmi les bûcherons, il remet en question l'orientation de sa vie quand il constate l'échec de

12 Ibid., p. 134, 135.

13 Ibid., p. 65.

14 Ibid., p. 147.

15 Ibid., p. 146, 147.

16 Ibid., p. 155.

la fraternité, quand il revoit la noble image de l'abbé Pottier, quand il reconnaît sa lâcheté: "J'ai été lâche, je suis resté. C'était trop facile ici. J'oubliais presque."¹⁷ Et surtout quand il explique à Laurier la valeur rédemptrice de la souffrance comme s'il y croyait encore:

Tu n'as pas compris. Ecoute. Tous les hommes sont souillés par le péché originel, un enfant aussi. Dieu s'est fait homme et a souffert la mort pour racheter tous les hommes, l'enfant aussi. Les souffrances d'un enfant participent aussi à la rédemption. Autrement on ne comprendrait pas.¹⁸

Ces regrets ne laissent-ils pas prévoir un retour à tout ce qu'il a quitté?

La plupart des critiques ont parlé de l'échec de fraternité de Pierre Dupas, mais n'ont pas poussé plus loin leur explication. Nous pourrions nous demander, après cette étude, si Major et Godbout ont eu raison de limiter l'oeuvre de Pierre Dupas.

Dupas a appris la douleur humaine et a renoncé à tenter de l'annihiler; il s'est résigné à la tâche sisyphienne de partager et d'alléger l'absurde où vivent et meurent les hommes, sans espoir d'un sens d'absolu.¹⁹

Pierre Dupas quoique prêtre, n'a pas su non plus accepter la solution chrétienne pour expliquer la souffrance de l'homme. Dans la

17 Ibid., p. 157.

18 Ibid., p. 146.

19 Major, Jean-Louis, dans Le roman canadien-français, Tome 111, p. 229.

forêt où il se réfugie, il reconnaît sa faute et la regrette, mais il ne trouve pas la force de se réhabiliter.²⁰

L'étude du problème de la souffrance nous permet d'affirmer au contraire que Pierre Dupas revient à ce Dieu juste et bon qu'il avait d'abord refusé. En effet, près du corps de Gros Louis assassiné, il découvre qu'il peut communiquer avec Dieu par la prière. La solitude qu'il avait connue avec les hommes n'existe plus avec Dieu. Il revient à Dieu parce qu'il reconnaît sa faillite dans son essai de fraternité et parce qu'il reste seul avec Lui: "Il s'était terré dans la solitude, emprisonné en lui-même. Il était débusqué maintenant, dépouillé. Il ne retournait à Dieu que pour offrir sa faillite. Il avait vécu en étranger parmi les hommes. (...) Il revenait à Dieu parce qu'il n'avait pas réussi avec les hommes. Il revenait à Dieu parce qu'il restait seul avec Lui."²¹ La barrière de l'humain et du divin est ainsi franchie. Après ce retour à Dieu, il lit, près du corps de Gros Louis, les Lamentations de Job de l'Office des morts. A ce moment, il saisit la consolation offerte à l'âme du mort et reprend pour lui les paroles de Job:

-Mon âme est lasse de ma vie, je parlerai malgré moi, je parlerai dans l'anertume de mon âme. Je dirai à Dieu: Ne me condamne pas; dis-moi pourquoi tu me juges ainsi. Te semble-t-il bon que tu doives m'écraser et m'opprimer, moi l'oeuvre de Tes propres mains?

20 Godbout, Cyprien Roger, André Langevin: Les personnages dans l'oeuvre romanesque, p. 55.

21 Ibid., p. 134.

As-tu des yeux de chair: ou vois-tu comme
l'homme voit? Tes jours sont-ils les jours
de l'homme, et Tes années comme le temps des
hommes que Tu doives T'enquérir de mon ini-
quité et chercher mon péché?²²

Ce passage d'où le titre est extrait, nous donne la clef de l'évolution spirituelle de Pierre Dupas. Ces paroles de révolte qui accusent Dieu d'avoir fait l'homme pour le persécuter sont aussi des paroles de résignation. En effet, le poème intitulé Job nous dit, selon les spécialistes de la Bible, que "Dieu est si grand que l'homme n'a qu'à s'incliner devant lui et adorer ses mystères."²³ Comme Job, le prêtre Dupas accorde sa confiance en la justice divine, reconnaît la sagesse de Dieu et se repent d'avoir douté de lui.

Je sais que tu peux tout,
Que rien n'est pour toi trop difficile
(...)
C'est pourquoi je me rétracte,
Et me repens sur la poussière et sur la cendre.
(42:2-6)

En réaffirmant la justice de Dieu, il revient définitivement à tout ce qu'il a quitté dix ans plus tôt. Il admet, comme autrefois, que les souffrances participent à la rédemption:

Tous les hommes sont souillés par le péché
originel, un enfant aussi, Dieu s'est fait
homme et a souffert pour racheter tous les
hommes, l'enfant aussi.²⁴

Il reste encore de la souffrance dans l'œuvre même après le retour de Pierre Dupas à un Dieu juste et bon. Dans les der-

22 Ibid., p. 185.

23 Steinmann, Jean, Le livre de Job, p. 79.

24 Le temps des hommes, p. 146.

nières pages du roman Le temps des hommes, nous assistons encore à des drames: marche difficile de Maurice en forêt, fuite pénible de Dupas et de Laurier, mort de celui-ci et souffrances atroces de celui-là. André Langevin et son personnage Pierre Dupas reconnaissent que la terre est et sera toujours "une vallée de larmes" et qu'il y aura toujours des croix à porter.

Si la souffrance demeure inévitable, elle n'apporte plus, comme autrefois, de révolte chez Pierre Dupas. Il achève son calvaire le regard tourné vers Dieu.. Il demande à ce Dieu le privilège de sauver Laurier pour "jeter un pont par-dessus les dix années, entre l'enfant et Laurier, entre sa ferveur d'autrefois et sa tiédeur d'aujourd'hui"²⁵. Le salut de cette âme devrait contribuer à racheter sa faute d'autrefois: "Tu ne vois pas, Laurier, que de l'enfant à toi la boucle se ferme. Peut-être ne suis-je venu ici il y a dix ans que pour t'attendre."²⁶ Il suit alors Laurier dans sa fuite et le porte "sur son dos comme le Christ, sa croix"²⁷. Malgré de pénibles difficultés, il met toute sa disponibilité de prêtre au service de Laurier: "Il avait une tâche à accomplir, mécanique presque, qui était de soutenir Laurier, de le relever chaque fois qu'il tomberait. Il l'acceptait, se concentrait entièrement sur cette tâche, refusait de s'en laisser distraire."²⁸ Laurier

²⁵ Ibid., p. 158.

²⁶ Loc. cit.

²⁷ Godbout, Cyprien, Roger, André Langevin: Les personnages dans l'œuvre romanesque, p. 37.

²⁸ Le temps des hommes, p. 224.

meurt cependant avec le poids de son crime, ce qui plonge à nouveau Pierre Dupas dans son monde de souffrance: "un lien venait d'être coupé entre la vie et lui. Il ballottait au gré du vent. Il dérivait. Il perdait son âme grain à grain derrière lui."²⁹ Prisonnier de ces épaisses ténèbres, il ne pense même pas à la révolte, comme autrefois devant les souffrances et la mort d'un jeune enfant, ni au suicide, comme Roger Benoit, Jean Cherteffe et Madeleine, ce qui prouve qu'il a changé puisqu'il assume sa souffrance face au Dieu retrouvé. Il supporte cet échec et accepte de participer avec le Christ à la rédemption du monde.

Ainsi, le regard tourné vers le Royaume de Dieu qui promet un bonheur parfait, il pourra donner un sens à sa souffrance et à celle des autres. L'espérance pourra jaillir du coeur de ce prêtre éprouvé qui vivra maintenant dès ici-bas un monde meilleur qui sera pour lui le temps de Dieu.

Cette solution présentée par Pierre Dupas semblait définitive, mais après un très long silence, André Langevin, romancier de la souffrance, vient de publier L'Elan d'Amérique qui apporte de nouvelles perspectives. Est-ce le fruit d'une recherche plus poussée, d'un changement d'époque et de milieu ou simplement le résultat d'une évolution intérieure de l'auteur? Il est difficile de se prononcer. Ce qui est évident, c'est que l'auteur délaisse le point de vue spirituel et semble opter pour une conception plus matérialiste de la vie. En effet,

²⁹ Ibid., p. 230

Antoine, à la fin de L'Elan d'Amérique, nous dit que l'amour et la nature primitive réussissent à l'arracher "au vertige de la nuit"³⁰.

A cette étape de notre étude, nous pouvons même nous demander si, au point de vue religieux, Le temps des hommes ne constitue pas un sommet et L'Elan d'Amérique, une retombée. Encore une fois, il est très difficile de répondre, mais, d'après nous, le quatrième roman d'André Langevin est très important, car il continue la réconciliation commencée. Ainsi, après une nouvelle alliance avec Dieu, ce romancier de la souffrance tente une réconciliation avec l'homme et avec la nature. Voilà pourquoi nous disons que surgissent de nouvelles lueurs d'espoir, au même titre que la solution spirituelle, parmi les réponses possibles au problème de la souffrance. L'amour et la nature seront donc à leur tour des moyens suggérés par l'auteur pour atténuer la souffrance, toujours présente néanmoins.

L'amour, "ce remède rose"³¹, ne sera une lueur d'espoir qu'à la toute fin de l'oeuvre. L'auteur conduit d'abord ses personnages à des échecs de communication amoureuse, mais suggère encore, à la fin, ce moyen comme tentative d'évasion.

L'amour qui offre quelques instants de bonheur et qui console dans la douleur ne devient souvent qu'un leurre, "une promesse d'eau dans le désert"³² pour les personnages

30 L'Elan d'Amérique, p. 239.

31 Evadé de la nuit, p. 33.

32 Ibid., p. 244.

d'André Langevin. Par exemple, Jean Cherteffe recherche, dans un besoin d'oubli, une liaison avec Anne-Marie, symbole de bonheur. Cette liaison lui donne le moyen de se fuir lui-même et d'oublier la triste réalité, comme il l'écrit dans une lettre à son frère Marcel :

Il est possible que j'aie trouvé, depuis la mort de notre père, un remède à mon instabilité. Je n'y crois pas beaucoup, mais il offre des séductions presque irrésistibles. C'est un remède rose, une sur-intoxication.³³

Ces joies momentanées ne remplissent pas cependant le vide de son existence. A la fin d'Evadé de la nuit, lorsqu'Anne-Marie lui propose encore une fois son "remède rose"³⁴, il la quitte et marche vers la mort sans rien attendre de cette forme d'évasion.

Jean Cherteffe n'est pas le seul à connaître les joies et les déceptions inévitables de l'amour. Le chapitre sur la douloureuse expérience de la condition humaine et, en particulier, la partie sur l'incommunicabilité nous renseigne sur tous les drames vécus par des couples comme Madeleine et Alain, Laurier et Yolande, Gros Louis et Yolande, Claire et David, Antoine et Elanche, Antoine et Maria et enfin Antoine et Claire.

Comment l'auteur peut-il arriver, après cette suite d'échecs, au terme même de son oeuvre, à faire entendre que

³³ Ibid., p. 33.

³⁴ Loc. cit.

l'amour peut être l'absolu qui permettra d'aller jusqu'au bout de la nuit? Cette idée se découvre dans les dernières lignes du nouveau roman L'Elan d'Amérique. Antoine, celui qui fera briller, à la fin de l'oeuvre, l'étincelle d'espoir, nous dit qu'une femme peut être "plus rayonnante que le soleil, plus envrante que la plus folle journée de printemps, plus vive que l'eau d'aucun torrent, belle, et nue, et libre, dans une flamboyante générosité"³⁵. Il est certain de conserver à jamais le souvenir de Maria, cette femme "qui l'a inondé de soleil et d'azur, entre mer et ciel, dans une fiesta ruisselante d'une joie violente et trépidante"³⁶, cet oiseau de feu qui a fait exploser pour lui "octobre dans un jaillissement de bonheur et de joie"³⁷. Pour ces raisons, il ne sombre pas dans une nuit sans retour à la fin de l'oeuvre. Malgré les échecs répétés, il trouve que l'amour possède encore assez de beauté pour lui permettre de vivre.

La nature comme l'amour deviendra, à la fin de l'oeuvre, une autre lueur d'aube. Même si la nature ne permet pas toujours l'évasion, l'auteur laisse cependant entendre que la nature primitive peut contribuer à résoudre le problème de la souffrance.

Les nombreux drames vécus par les personnages pendant leur séjour en pleine nature ne peuvent d'abord convaincre les lecteurs d'André Langevin que ce genre de vie constitue la solution au problème de la souffrance. Jean et Micheline s'installent

³⁵ L'Elan d'Amérique, p. 121.

³⁶ Ibid., p. 189.

³⁷ Ibid., p. 197.

dans une cabane en pleine forêt pour y vivre comme dans un paradis, mais ils ressentent la solitude après quelques jours.

Le quatrième jour, ils s'éveillèrent dans un paysage complètement modifié. La première neige de la saison était tombée durant la nuit et la forêt leur apparut diminuée sous la couleur du sucre, mal défendue. Ils coururent dehors pour imprimer leurs premiers pas dans la neige. Ils sentirent davantage leur solitude.³⁸

La forêt qui se montre quelquefois amicale peut aussi être menaçante pour les bûcherons dans Le temps des hommes, car elle devient, à la fin de l'hiver, le lieu de plusieurs drames. C'est là que Laurier tue Gros Louis, que Maurice assassine Baptiste et que Dupas, en légitime défense, tire sur celui qu'il voulait sauver. A Claire aussi, la nature, ce lieu privilégié pour oublier la vie réelle et ses problèmes, n'apporte que déceptions: elle connaît un premier échec amoureux avec David dans un milieu de rêve, la mer immense et primitive³⁹, et vit un drame avec Antoine dans un cadre naturel, la forêt⁴⁰.

La nature ne se montre pas toujours accueillante pour les héros d'André Langevin et ne leur procure pas souvent l'évasion rêvée, mais plutôt des plaisirs de courte durée. Malgré ces échecs, André Langevin laisse entrevoir, depuis le début de son oeuvre, que la vie dans un cadre primitif peut apporter le bonheur.

³⁸ Évadé de la nuit, p. 214.

³⁹ L'Élan d'Amérique, p. 175.

⁴⁰ Ibid., p. 50.

Déjà, dans le premier roman, nous pouvions apercevoir le penchant d'André Langevin et de ses personnages pour une vie naturelle et libre. Pour Jean Cherteffe la vie en forêt devient "une aube de nouvelle naissance du monde"⁴¹. Là il goûte le spectacle grandiose du matin qui apporte douceur et joie, ainsi que la fraîcheur de la nuit qui procure une agréable détente:

Puis, un matin, c'est le paisible spectacle de la création. A mesure que les ténèbres cèdent à la lumière, la forêt s'affaisse pour dormir. (...) Une détente douce et sereine, de la même nature que celle qui essuie les sueurs à l'aube sur le front de l'agonisant, donne à la forêt l'indicible charme de l'enfant en sommeil. On s'attend à ce qu'une musique jamais entendue clame au ciel la joie d'une libération qui dépasse les processus du travail de la nuit.⁴²

"Moment de relâche"⁴³ qui lui permet d'oublier la société et ses obligations, la vie et ses problèmes. Mais, c'est surtout Antoine, héros dans L'Élan d'Amérique, un homme de la forêt et de la nature, qui exprime la dernière pensée de l'auteur. Depuis que les gens de la ville envahissent la forêt avec leurs machines, il ne pense qu'à retrouver la tranquillité d'un pays vierge. L'apparition de l'élan d'Amérique, ce roi des animaux⁴⁴, cette force à l'état pur⁴⁵, qu'il reconnaît par trois fois⁴⁶ lui donne l'assurance qu'il existe encore un coin où il peut vivre heureux:

⁴¹ Évadé de la nuit, p. 134.

⁴² Loc. cit.

⁴³ Ibid., p. 209.

⁴⁴ L'Élan d'Amérique, p. 83

⁴⁵ Ibid., p. 24.

⁴⁶ Ibid., p. 81, 82, 121, 125.

Cette créature des premiers âges, du pays vierge n'annonçait pas le malheur, mais, au contraire, par sa seule existence, elle affirmait que ce pays-là vivait encore, intact, puissant, inépuisable.⁴⁷

Alors, il se sent appelé à quelque chose de grand: témoigner "de la continuité du règne de la forêt et des mâles, de la puissance de la vie sauvage et libre"⁴⁸. Ce défenseur de la nature et de la liberté ne permettra donc pas à Claire de tirer sur la vie, sur l'élan d'Amérique. Il nous dit que s'il avait laissé commettre cet acte contre nature "quelque chose d'essentiel, de vital, qui faisait qu'il était Antoine et pas un autre, serait mort en lui, quelque chose comme son sens de la liberté, de l'ordre du monde"⁴⁹. Malgré ses efforts pour sauver l'élan, cette "liberté de l'aube du monde"⁵⁰, l'animal est mis à mort par l'homme. Il comprend alors que sa vie, comme celle de l'animal, est compromise dans cette nature envahie par des hommes avec leurs scies mécaniques, leurs fusils, leurs camions et leurs avions⁵¹ et qu'il vient d'assister à "l'irruption définitive d'un règne qui ne lui accorde aucune place"⁵².

Malgré son désespoir, il ne se dirige pas vers le suicide, mais reprend courage en pensant qu'un homme fort et libre ne peut demeurer longtemps dans une totale noirceur. Hardiment

⁴⁷ Ibid., p. 123.

⁴⁸ Loc. cit.

⁴⁹ Ibid., p. 77.

⁵⁰ Ibid., p. 82.

⁵¹ Ibid., p. 75.

⁵² Ibid., p. 207.

il vient apporter le somptueux panache à Claire, celle qui a tiré sur la liberté, pour lui enseigner que la nature renferme d'immenses beautés:

Quelle tempête peut l'atteindre? Comment pourrait-il souffrir de vertige, lui qui vole plus haut que la plus haute montagne? Comment pourrait-il se briser comme Hercule, lui qui n'a jamais été l'esclave d'une terre ou d'un homme, qui ne possède rien parce qu'il est libre? Et c'est pour cela, pour enseigner à l'orgueilleuse Américaine qu'on ne tire pas sur la liberté, qu'il franchit la forêt, la tempête et les loups pour lui apporter à manger une tête de mort et la volure la plus somptueuse du monde.⁵³

Son devoir accompli, il part au matin avec l'indien vers un pays d'avant l'homme, vers la nature sauvage et primitive⁵⁴.

Est-ce l'image d'un désespéré que l'auteur nous présente à la fin de son oeuvre? Non, c'est le portrait d'un homme qui fait encore confiance en la vie, qui espère trouver le bonheur dans une nature encore plus primitive:

Quelques coups d'ailes et le filet sautera bientôt et il ira l'incendier près du soleil. Adieu la compagnie, il s'en va parmi les cris!⁵⁵

Après l'échec manifeste de plusieurs tentatives d'évasion, André Langevin présente, dans ses deux derniers romans, des solutions au problème de la souffrance, solutions qui ouvrent cette fois sur l'espoir. Dans Le temps des hommes, il regarde vers l'au-delà et propose une réponse qui semble défi-

⁵³ Ibid., p. 224.

⁵⁴ Ibid., p. 236.

⁵⁵ Ibid., p. 239.

native. Seize ans plus tard, il revient avec L'Elan d'Amérique et nous fait briller d'autres lueurs d'aube beaucoup plus matérialistes. Nous pouvons même dire qu'il tente d'ennoblir des expériences qui avaient d'abord abouti à l'échec.

En nous présentant Dieu, la femme et la nature primitive comme moyens d'éviter la souffrance et de connaître enfin le bonheur, nous voyons qu'André Langevin, comme Camus, acquitte "pour finir, ce monde hideux et bouleversant où les taupes elles-mêmes se mêlent d'espérer"⁵⁶.

⁵⁶ Camus, Albert, Le mythe de Sisyphe, p. 186.

CONCLUSION

CONCLUSION

André Langevin a écrit des romans qui ont une dimension non seulement psychologique, mais aussi philosophique. Dans son oeuvre sombre et pessimiste où vivent des personnages assoiffés de bonheur, il tend à libérer l'homme et à le conduire au bonheur. Il a analysé les grandes questions de l'existence et a tenté d'y apporter un peu de lumière. Au terme de cette étude, il serait bon de rappeler la réponse qu'il propose au problème de la misère humaine.

Ce romancier de la souffrance nous présente des êtres épris d'absolus qui vivent douloureusement la condition humaine. Ils demandent en effet la plénitude et l'immortalité des sentiments, ils exigent la totale liberté dans un milieu en accord avec tous ces absolus, mais ne connaissent que déceptions et souffrances: la mort cruelle et inévitable, l'inanité et la brièveté des sentiments, l'impitoyable fatalité, l'abîme de l'angoisse et un milieu sombre et étroit lié à leur vie misérable. Soumis à un sort injuste, ils vivent l'absurde et ne peuvent supporter cette contradiction

entre leur vie pitoyable et leur soif de bonheur jamais assouvie

Le suicide ne constituera pas cependant pour eux la première solution à cette question vitale. Loin de gémir sur leur sort et leur souffrance, ils veulent d'abord trouver eux-mêmes un moyen de changer leur vie. Ce sera la révolte contre toute servitude, contre leur condition inhumaine, contre une société trop conventionnelle et même contre Dieu qu'ils qualifient d'injuste. Seuls, ils espèrent découvrir des valeurs qui permettront à l'homme d'édifier un heureux destin. Ils se lancent en vain, à la recherche d'évasions, dans des paradis artificiels, la résignation, l'agir, l'ivresse de la liberté et même le suicide.

Enfin, après avoir aspiré sans succès à divers absolus qui auraient pu annihiler leur souffrance, les héros laissent finalement un message qui ouvre sur des lueurs d'aube. Ainsi Pierre Dupas et Antoine apportent une solution à l'énigme de la souffrance. Le premier personnage voit que la souffrance n'est pas toujours accablante et désespérée, mais qu'elle peut devenir exaltante pour celui qui sait donner "un sens et une fin" à sa souffrance: participer avec le Christ à la rédemption du monde. Et le deuxième, Antoine, croit que la femme et la nature peuvent aussi arracher l'homme au "vertige de la nuit"².

Quelles seront les prochaines démarches de ce romancier

² L'Elan d'Amérique, p. 239.

de la souffrance? Nous proposera-t-il d'autres moyens de sublimer la misère humaine? Il est difficile de prévoir le cheminement de cet auteur, mais nous pouvons supposer qu'il ne pourra oublier l'homme qui, du fond de sa nuit, appelle en vain une vive lumière.

Ce qui est certain, c'est qu'André Langevin exprime jusqu'à présent les idées et les sentiments de sa génération par son athéisme, par sa foi en l'homme, par son insatisfaction devant toutes les formes de souffrance et par un besoin d'un au-delà. Comme Malraux, Sartre et Camus, il ressent "la nausée" et "l'angoisse" devant la souffrance, l'absurde, la solitude, la nuit, la soif inextinguible d'absolu; mais comme un Pascal et un Bernanos, il possède, dans sa recherche existentielle, la certitude d'un espoir, d'un ailleurs où la vie est belle.